

L'OR DANS LA BOUE

*LEIBNIZ ET LES PHILOSOPHIES
ANTIQUES ET MÉDIÉVALES*

Vincent Carraud (dir.)



PHILOSOPHIES

L'un des traits caractéristiques de Leibniz est son rapport positif, érudit et essentiel à toute la tradition philosophique. Son recours aux auteurs et aux thèses du passé est d'autant plus frappant que la plupart de ses contemporains, à commencer par Descartes, prétendent inaugurer leur propre pensée dans le refus de la tradition philosophique. Le rapport que Leibniz assume à celle-ci peut s'entendre par analogie avec les parties célèbres où les joueurs d'échecs apprennent leur art : un bon joueur, instruit de l'histoire des échecs, reconnaît aux premiers coups l'ouverture choisie par son adversaire, identifie aussitôt la stratégie qu'il va suivre et anticipe la fin de partie qu'il tentera de mettre en place ; il s'épargne ainsi supputations et hypothèses, parce qu'il reconnaît les situations exemplaires déjà affrontées par les grands maîtres.

On trouvera ici non seulement restitué ce que Leibniz a pensé des auteurs antiques et médiévaux, mais encore analysé son bon *usage* de l'histoire de la philosophie.

Grand prix de philosophie de l'Académie française, titulaire de la chaire d'histoire de la philosophie moderne en Sorbonne et directeur de l'équipe de recherche *Métaphysique : histoires, transformations, actualité*, Vincent Carraud réunit dans ce volume à la fois les contributions de spécialistes de Leibniz et celles d'historiens des philosophies antiques et médiévales qui éprouvent l'or trouvé par Leibniz dans la boue de ses lectures scolastiques : Roger Ariew et Marin Lucio Mare, Thomas Auffret, Claire Bayle, Frédéric de Buzon, Michaël Devaux, Stefano Di Bella, Agustín Echavarría, Thomas Leinkauf, Juan A. Nicolás, François Ottmann, Arnaud Pelletier, Jean-Louis Poirier, Marwan Rashed, Donald Rutherford, Kristell Trego, avec un avant-propos de Jean-Luc Marion.

LA RÉHABILITATION DYNAMIQUE DE L'ENTÉLÉCHIE :
« UN BEAU MÉLANGE DE MÉTAPHYSIQUE,
DE GÉOMÉTRIE ET DE PHYSIQUE »

François Ottmann

Collection « Philosophies »
dirigée par Marwan Rashed

série « Histoire des philosophies »

Malebranche. Mathématiques et philosophie
Claire Schwartz

La Jeune Fille et la Sphère. Études sur Empédocle
Marwan Rashed

série « Philosophie contemporaine »

Les Arts et les Images. Dialogues avec Dominic McIver Lopes
Laure Blanc-Benon (dir.)

Le Monde en projets. Une lecture de la théorie des symboles de Nelson Goodman
Alexis Anne-Braun

L'OR DANS LA BOUE

*LEIBNIZ
ET LES PHILOSOPHIES
ANTIQUES
ET MÉDIÉVALES*

Vincent Carraud (dir.)

*avec la collaboration de Claire Bayle
& Gabriel Meyer-Bisch*

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université.

Sorbonne Université Presses est un service
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

ISBN de ce PDF : 979-10-231-3767-5
© Sorbonne Université Presses, 2026

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0668-8
© Sorbonne Université Presses, 2021

Mise en page 3d2s (Paris)/Emmanuel Marc Dubois (Issigeac)

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

ABRÉVIATIONS

- A *Sämtliche Schriften und Briefe*, éd. Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaft et Akademie der Wissenschaften in Göttingen, séries I-VIII, Darmstadt/Leipzig/Berlin, 1923-...
- GM *Leibnizens Mathematische Schriften*, éd. C. Gerhardt, 7 vol., Berlin/Halle, 1849-1863, rééd. Hildesheim/New York, Olms, 1971.
- GP *Leibniz. Die philosophischen Schriften*, éd. C. Gerhardt, 7 vol., Berlin, 1875-1890, rééd. Hildesheim/New York, Olms, 1965.
- Dutens Gottfried Wilhelm Leibniz, *Opera omnia*, éd. Louis Dutens, Genève, 1768, rééd. Hildesheim/New York, Olms, 1990.
- Grua Gottfried Wilhelm Leibniz, *Textes inédits d'après les manuscrits de la Bibliothèque provinciale de Hanovre*, publiés et annotés par Gaston Grua, 2 vol., Paris, PUF, 1948.
- AT *Œuvres de Descartes*, publiées par Charles Adam et Paul Tannery, nouvelle présentation par Bernad Rochot & Pierre Costabel, 11 vol., Paris, Vrin, 1964-1974.

DEUXIÈME PARTIE

Le fil de l'histoire

LA RÉHABILITATION DYNAMIQUE DE L'ENTÉLÉCHIE :
« UN BEAU MÉLANGE DE MÉTAPHYSIQUE,
DE GÉOMÉTRIE ET DE PHYSIQUE »

François Ottmann

L'usage fait par Leibniz de concepts empruntés à une tradition philosophique illustre pour asseoir son propre système philosophique à été comparé à une forme de *traduction*. Pourtant, alors même qu'elle se manifeste en des lieux centraux du système, en particulier à travers les notions de forme substantielle, d'entéléchie, de monade ou encore de *vinculum substantiale*, il semble délicat de décrire précisément le cadre méthodologique de cette pratique frappante. La présente contribution se donne pour tâche d'amorcer cette description en partant de l'exemple paradigmatique de l'entéléchie, bannie puis réhabilitée quelques années plus tard avec la même vigueur dans le dispositif systémique leibnizien¹. Si elle ne constitue que la deuxième réhabilitation conceptuelle (après celle, non moins célèbre, des formes substantielles²), le caractère dramatique du revirement qu'elle assume³ en a

- 1 Le terme est énergiquement condamné à l'automne 1684, dans les *Meditationes de cognitione, veritate et ideis* (A VI, 4 A, 585-592) et réhabilité officiellement dans le *De primae philosophiae Emendatione, et de Notione Substantiae* (GP IV, 469), paru en mars 1694 dans les *Acta Eruditorum*.
- 2 Sur cette première réhabilitation, voir André Robinet, *Architectonique disjonctive, automates systémiques et idéalité transcendantale dans l'œuvre de G. W. Leibniz*, Paris, Vrin, 1986, p. 37-61 et Michel Fichant, « Mécanisme et métaphysique : le rétablissement des formes substantielles (1679) », *Philosophie*, vol. 39, 1993, p. 27-59.
- 3 Bannie comme exemple même de l'obscurité dans les *Meditationes* (A VI, 4 A, 586 : « *vel si considerem aliquem terminum in scholis parum explicatum, ut Entelecheiam Aristotelis, aut causam prout communis est materiae formae, efficienti et fini, aliaque ejusmodi, de quibus nullam certam definitionem habemus : unde propositio quoque obscura fit, quam notio talis ingreditur.* »),

fait un objet d'étude privilégié des études leibniziennes jusqu'à la publication récente d'une monographie à son sujet⁴. La plupart de ces études consistent en un examen *doxographique* de l'usage fait par Leibniz de la notion dans son propre système pour en évaluer la fidélité. La présente contribution vise au contraire à montrer les limites de cette approche et à poser les jalons d'un examen *architectonique* de la pratique traductive de Leibniz. La tension manifestée par la réhabilitation entéléchique ne s'éclaire que si on la situe dans le contexte de la profonde réforme métaphysique et systématique qu'elle exprime et qui seule en laisse apercevoir les caractéristiques structurelles. Leur consignation invite alors à considérer l'emprunt entéléchique comme symptôme d'une nouvelle façon d'envisager la systématité philosophique et singulièrement la terminologie philosophique. Le défi est alors double : inscrire la réhabilitation terminologique de l'entéléchie d'une part dans la réforme systémique de la métaphysique de Leibniz et d'autre part dans la théorie implicite de la langue philosophique en gestation dans la pensée leibnizienne. L'assimilation de la langue philosophique à une procédure quasi-algorithmique semble pouvoir éclairer le fonctionnement particulier de la langue philosophique de Leibniz en faisant apparaître l'entéléchie comme le nom dynamique de la substance composée, c'est-à-dire comme schème réglé d'approximation de la composition paradoxale de la substance. L'intérêt

la notion devient à partir du *De primae philosophiae Emendatione* la clef d'intelligibilité du système, contre l'obscurité des modernes et des scolastiques.

- 4 Voir la bibliographie des contributions spécifiquement consacrées au motif entéléchique à la fin de l'article d'Annick Latour (« Le concept leibnizien d'entéléchie et sa source aristotélicienne », *Revue philosophique de Louvain*, n° 100, 2002, p. 698-722, « Bibliographie » p. 720-722). De manière plus générale, même quand elles ne sont pas au centre de l'étude, les mentions de l'entéléchie dans les *Essais de Théodicée*, le *Système nouveau de la nature et de la communication des substances* et dans le passage célèbre de la *Monadologie* ont été abondamment commentées. Hans G. Reinhard dans sa récente monographie sur l'emprunt leibnizien (Hans G. Reinhard, *Admirabilis transitus a potentia ad actum. Leibniz' Deutung des aristotelischen Entelechiebegriffs*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2011) n'est pas aussi exhaustif qu'on aurait pu l'espérer, sans doute en raison de la spécificité de son agenda philosophique. Par exemple, il ne mentionne pas les pages très éclairantes d'André Robinet (*Architectonique disjonctive*, *op. cit.*, p. 61-72) à ce sujet.

de ce point de vue semble double. D'une part, il subordonne la pratique traductive aux réformes systémiques nécessairement induites par l'entrée dans le « labyrinthe du continu » et préserve ainsi l'emphase philosophique du geste leibnizien. D'autre part, il inscrit cette pratique dans un horizon proprement terminologique et permet alors d'observer chez Leibniz, par-delà les ambiguïtés de sa caractéristique générale et de son nominalisme fluctuant, la constitution dialectique de la terminologie de la philosophie moderne à laquelle on l'associe par ailleurs de manière plus anecdotique et souvent concurrente. Une telle esquisse prescrit au préalable d'attester la portée authentiquement architectonique de cette terminologie « traductive », d'abord négativement en observant certaines limites de l'interprétation doxographique de la traduction, puis positivement en explorant le revers métaphysique et surtout architectonique singulier de l'emprunt entéléchique.

LIMITES DES APPROCHES DOXOGRAPHIQUES DE L'EMPRUNT ENTÉLÉCHIQUE

Le traitement doxographique réservé à l'emprunt entéléchique se donne pour tâche d'estimer la fidélité de Leibniz à Aristote, notamment en situant Leibniz dans le courant de la *philosophia reformata* de certains de ses maîtres. Une telle analyse entraîne un paradoxe herméneutique singulier : au-delà de la simple comparaison des doctrines, comment tenir compte du caractère consciemment stratégique de la citation aristotélicienne ? En conséquence : à quelle norme aristotélicienne devrions-nous référer cette citation ou traduction leibnizienne de concepts aristotéliciens ? Pour en faciliter la discussion, distinguons deux idéaux-types parmi les approches doxographiques qui expriment deux stratégies apparemment opposées face au caractère stratégique de telles citations :

- (i) l'approche *comparative externe*⁵, qui consiste essentiellement à comparer les doctrines aristotélicienne et leibnizienne de l'entéléchie en ne tenant pas compte du jeu référentiel induit par la réhabilitation,

5 Selon l'expression commode d'André Robinet : « Leibniz : avec, autrement et sans Aristote », dans Mohammed Allal Sinaceur (dir.), *Penser avec Aristote*, Toulouse, Erès, 1991, p. 325.

(ii) l'approche *herméneutique* qui tente au contraire de dégager l'herméneutique philosophique susceptible de fonder un tel jeu de référence, et neutraliser ainsi les effets de lecture rétrospective auxquels s'expose massivement l'approche comparative externe.

LIMITES DE L'APPROCHE COMPARATIVE EXTERNE :
LE CAS DE L'ANALYSE DE HANS G. REINHARD

186

Même si elle défend en de nombreux points des conclusions peu acceptées au sein des études aristotéliennes et leibniziennes contemporaines, une des dernières publications consacrées spécifiquement à l'emprunt entéléchique⁶ peut illustrer certains problèmes méthodologiques propres à l'approche comparative externe. L'auteur s'y astreint à une herméneutique particulière pour éviter l'écueil principal du comparativisme, consistant à juger de la pertinence de l'emprunt terminologique à l'aune d'un Aristote supposé canonique. L'auteur diffère conséquemment au maximum la convocation de la philosophie aristotélienne pour ne pas présumer de celle-ci⁷. L'interrogation terminologique ne s'ouvre donc pas sur la recension patiente des occurrences et de l'histoire de leurs sources, mais s'attelle à une reconstruction ambitieuse du système leibnizien qui prolonge certaines intuitions dues à Hubertus Busche⁸ concernant un aspect peu travaillé de la philosophie naturelle de Leibniz : sa théorie de l'éther. Reinhard entend interroger le rapport de l'usage leibnizien de l'entéléchie à la doctrine aristotélienne une fois située la notion d'entéléchie dans cette théorie de l'éther qui encadrerait le système de Leibniz depuis ses

6 Hans G. Reinhard, *Admirabilis transitus a potentia ad actum*, *op. cit.*

7 La référence à Aristote n'est envisagée comme telle qu'à partir du chapitre 5 : *ibid.*, p. 161 sq.

8 Autant pour l'interprétation de l'aristotélisme comme pneumatisme universel (Hubertus Busche, *Die Seele als System. Aristoteles' Wissenschaft von der Psyche*, Hamburg, Meiner, 2001) que pour l'attention portée à l'éther comme élément « matérialiste » des physique et métaphysique leibniziennes (Hubertus Busche, « Monade und Licht. Die geheime Verbindung von Physik und Metaphysik bei Leibniz », dans Carolin Bohlmann *et al.* [dir.], *Lichtgefüge des 17. Jahrhunderts*, München, Fink, 2008, p. 125-162).

premiers écrits de philosophie naturelle jusqu'à ses dernières occurrences à travers la notion de *vinculum substantiale*. Pour cela, il investit de manière particulièrement emphatique l'entrelacs des questions eucharistiques et métaphysiques chez Leibniz au point de faire de l'ensemble de la doctrine métaphysique de Leibniz un simple élargissement analogique de la doctrine de la transsubstantiation. Bien qu'il concède localement quelques difficultés de cette position⁹, l'auteur opte finalement pour l'identification pure et simple de l'éther avec cet *aliquid realisans* que doit prendre en charge le *vinculum substantiale* : l'éther se mue au fil de la démonstration en fondement matériel de l'expressionnisme perspectif de la monade. Cette « matière fluide » apparaîtrait ainsi comme le medium universel permettant seul d'assurer une cohérence quasi-mécanique à l'harmonie préétablie. S'il est indéniable que l'emprunt entéléchique exprime un infléchissement « réalistique » de la doctrine de la substance individuelle, il ne faut en conclure selon nous ni qu'il s'agisse du dernier mot de Leibniz, ni que l'emprunt permette d'exprimer *univoquement* la substance malgré le paradoxe de sa composition. En outre, le rôle imparti à la notion d'entéléchie dans l'étherologie générale minore la portée du geste leibnizien, puisqu'on éclipse alors l'enchevêtrement problématique de thèmes impliqués dans la réhabilitation (mathématique, physique, métaphysique, théologique) pour les assimiler à une réponse unique d'ordre cosmologique, là où il conviendrait d'examiner les raisons de cet entrelacs thématique. Cette pneumatologie leibnizienne commande en outre deux décisions également contestables : l'assimilation de la philosophie aristotélicienne à la lecture pneumatologique d'Abraham Bos¹⁰, et l'impasse surprenante faite sur la constitution du paradigme dynamique. L'explication de l'emprunt entéléchique s'opère intégralement à partir des résultats de l'exégèse de Bos, qui de manière curieuse, propose

9 Hans G. Reinhard, *Admirabilis transitus a potentia ad actum*, *op. cit.*, p. 85-88.

10 Abraham P. Bos rejette massivement l'application de l'hylémorphisme à la doctrine aristotélicienne de l'âme, par exemple dans Abraham P. Bos, « Aristotle's *De Anima* II.1 : The Traditional Interpretation Rejected », dans Demetra Sfendoni-Mentzou *et al.* (dir.) *Aristotle and Contemporary Science*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2001, t. II, p. 187-201.

pour Aristote la même méthodologie polémiquement hétérodoxe que Busche et Reinhard appliquent à Leibniz, notamment caractérisée par un continuisme génétique strict poussant à chercher l'essence du système dans une intuition de jeunesse, et ce en dépit des difficultés textuelles. Cela conduit dans les deux cas à refuser des doctrines importantes de l'auteur (l'hylémorphisme d'Aristote, la dynamique de Leibniz) au profit d'une pneumatologie aux bases textuelles relativement ténues. Un tel rapprochement fait soupçonner que l'analogie entre usages leibnizien et aristotélicien serait plutôt le fait d'une pétition de principe herméneutique, en particulier face au silence remarquable de Reinhard sur la constitution de la dynamique leibnizienne. L'entéléchie en est pourtant, de l'aveu répété de Leibniz, et de l'avis de la plupart des commentateurs, l'une des expressions les plus claires. L'ouvrage de Reinhard illustre à ce titre le danger du comparativisme externe : l'évitement de la dynamique ne peut à l'évidence s'expliquer que par le souci d'importer chez Leibniz par force s'il le faut une pneumatologie lue chez un Aristote bien particulier. Ce genre de contribution renseigne à vrai dire plus sur les dissensions au sein de l'aristotélisme du ^{xx}e siècle (ici sur le statut d'une âme du monde) que sur le sens de la réhabilitation du lexique aristotélicien chez Leibniz à partir de 1679, et c'est sans nul doute ce qui motivait déjà l'affirmation sévère de Robinet à l'endroit de tels travaux :

Un certain nombre d'articles, d'opuscules ou de chapitres d'ouvrages ont envisagé l'impact de l'aristotélisme sur la pensée de Leibniz, à propos de la substance, de la puissance et de l'acte, du bien et du bonheur, ou de la cité politique ou juridique. Ces approches se sont effectuées la plupart du temps dans un climat de comparative externe qui permet d'exposer n'importe quoi. Plus rares sont les écrits qui se demandent quel fut le traitement exact des œuvres du Stagirite au cours des 55 années d'écriture ininterrompue à laquelle s'est livré Leibniz. Sur le thème « Aristote dans l'œuvre de Leibniz », une recherche architectonique fondamentale reste à entreprendre¹¹.

Il convient de tempérer un tel jugement : il y a bien une façon de mener des analyses comparatives éclairant certaines modalités de

11 André Robinet, *Architectonique disjonctive*, op. cit., p. 325.

l'emprunt terminologique et préparant pour ainsi dire une « recherche architectonique ». C'est notamment le cas d'une contribution érudite de Theodor Ebert¹² qui a mis en évidence la dépendance de la réhabilitation de l'entéléchie de la lecture des commentateurs antiques d'Aristote, transmise par l'école de Padoue jusqu'à la « philosophie réformée » de Jakob Thomasius notamment, par l'intermédiaire de Nizolius et Melancton, qui se servent des commentateurs grecs pour produire une interprétation de combat contre la philosophie scolastique. L'interprétation leibnizienne s'éloigne de la lettre aristotélicienne, et Ebert parvient à montrer que cet écart est le produit d'une médiation philoponienne et themistiennne du *De Anima*. Plusieurs arguments permettent en effet d'attester que Leibniz se sert dans sa lecture du *De Anima* de la traduction par Ermolao Barbaro de la paraphrase de Themistius et qu'il est vraisemblablement tributaire des analyses de Philopon. Tout en s'appuyant sur les différentes références à Barbaro dans le corpus leibnizien qui attestent cette médiation¹³, Ebert montre de manière convaincante que la compréhension de l'entéléchie comme concept générique procède de cette médiation. Il semble non seulement que Leibniz pense avant tout au texte du *De Anima*, II, 1 (et non aux occurrences centrales du terme en *Métaphysique* ou en *Physique*), mais même plus précisément à la lecture barbarienne du texte. Une telle identification nous renseigne certes sur les modalités de l'emprunt, mais guère sur sa portée ou sur sa signification¹⁴. Un détail philologique vient d'ailleurs redoubler les difficultés d'exploitation de la découverte d'Ebert : la référence est masquée volontairement par Leibniz qui diffère

12 Theodor Ebert, « Entelechie und Monade. Bemerkungen zum Gebrauch eines aristotelischen Begriffs bei Leibniz », dans Jürgen Wiesner (dir.), *Aristoteles Werk und Wirkung. Zweiter Band*, New York/Berlin, De Gruyter, 1987, p. 569-583, en particulier la cinquième section de l'article, p. 579-583.

13 Outre les références dans les *Essais de Théodicée* et dans la *Monadologie* (voir *infra*), voir la « Préface à Nizolius », A VI, 2, 422 : « *Ab his instructi Johannes Picus de Mirandula, sui aevi Phoenix, Astrologorum hostis, Hermolauus Barbarus ἐντελεχειᾶς interpretes, Nicolaus Leonicensus Patavinus, cuius et Nizolius noster lib. 4. cap. 8. meminit* ».

14 Sur ce point, les conclusions de Theodor Ebert sont en deçà de ce que sa découverte promet. Il se contente en effet de justifier l'emprunt par le manque d'investissement de la notion chez les scolastiques (voir Theodor Ebert, « Entelechie und Monade », art. cit., p. 566).

la référence à la traduction de Barbaro de l'entéléchie en *perfectihabia*. Le commentaire des brouillons de la lettre à Pellisson du 19 novembre 1691 proposé par André Robinet¹⁵ met au contraire en lumière l'usage latent de la référence barbarienne et indique ainsi un trait fonctionnel du maniement terminologique leibnizien dans son nouveau système de métaphysique. Cet examen montre en effet que si Leibniz a bien en vue le terme barbarien de *perfectihabia* et la dimension de perfection propre au vocabulaire entéléchique lu selon la tradition padouane¹⁶, il renonce provisoirement à expliciter cette connotation de l'entéléchie, ne trouvant pas encore le terrain propre à son expression. Ce n'est donc que plus tard, dans le cadre monadique¹⁷, que Leibniz réactive plus explicitement cette connotation du terme, déjà timidement rappelée par Pellisson¹⁸. Or, ce détail peut être considéré comme un fait terminologique qui dépasse la simple manœuvre rhétorique si on le relie à la vicariance terminologique propre au système leibnizien et à la dynamique terminologique qui semble l'habiter. La plupart des commentateurs de l'emprunt terminologique

-
- 15 André Robinet, *Architectonique disjonctive*, op. cit., p. 63-66, commenté dans Annick Latour, « Le concept leibnizien d'entéléchie et sa source aristotélicienne », art. cit., p. 716-717.
- 16 L'un des brouillons de la lettre du 19 novembre 1691 dit en effet à propos du terme d'entéléchie : « Il semble qu'il luy [Aristote] signifie quelque chose d'approchant à ce que nous appellons perfection » (A I, 7, 196 et A II, 2, 467).
- 17 Leibniz, *Monadologie*, § 18, GP VI, 609 : « On pourrait donner le nom d'Entéléchies à toutes les substances simples, ou Monades créées, car elles ont en elles une certaine perfection », et § 48, GP VI, 615 : « Mais en Dieu ces attributs sont absolument infinis ou parfaits, et dans les Monades créées ou dans les Entelechies (ou perfectihabies, comme Hermolaus Barbarus traduisoit ce mot) ce n'en sont que des imitations à mesure qu'il y a de la perfection » et Leibniz, *Essais de Théodicée*, § 87, GP VI, 150 : « Ce mot, Entelechie, tire apparemment son origine du mot Grec qui signifie parfait, et c'est pour cela que le celebre Hermolaus Barbarus l'exprima en Latin mot à mot par *perfectihabia*, car l'Acte est un accomplissement de la puissance ».
- 18 A I, 7, 171 et A II, 2, 450 (lettre du 23 octobre 1691) : « mais je ne me souviens pas bien, s'il l'applique à autre chose qu'aux Corps Organiques capables d'avoir la vie, et n'attendant plus que ce je ne sçay quoy, qui est tout ensemble leur dernière perfection et leur premier estre actuel ou leur premier acte ».

constatent une prolifération de termes désignant des entités apparemment similaires et qu'il est difficile de séparer nettement. Les innovations terminologiques n'entraînent en outre ni l'abandon systématique des termes précédents, ni leur articulation explicite et univoque, ni même la redéfinition exacte de leur extension. Au contraire, ces innovations peuvent conduire à une détermination implicite des termes précédents : c'est le cas pour la notion d'entéléchie dont la perfection s'énonce dans le cadre monadique, alors qu'*entéléchie* et *monade* semblent désigner le même problème : celui de l'unité de la substance envisagée du point de vue de sa composition. La détermination plus complète du concept d'entéléchie se fait paradoxalement de manière latente à partir de l'introduction d'un concept concurrent, celui de monade : le terme d'entéléchie ne connote en effet la dimension de perfection de la substance que dans l'horizon conceptuel de la monade, car cette connotation est d'abord éclipsée par la notion de force à laquelle l'entéléchie doit être identifiée pour constituer le lieu dynamique. Or, cette latence du concept s'apparente à un effet terminologique, c'est-à-dire à un effet propre à un certain type de terminologie philosophique. Nous y voyons l'indice d'un déplacement de la notion même de concept philosophique, masqué dans l'approche comparative externe. Ce type de difficulté exégétique est apparemment l'expression des principes herméneutiques singuliers de Leibniz, et l'étude doxographique devrait alors s'accompagner d'une réflexion sur la manière dont Leibniz envisage le rapport de son système à la tradition philosophique. C'est ce que tentent les approches que nous avons qualifiées plus haut d'« herméneutiques ».

LIMITES DE L'APPROCHE HERMÉNEUTIQUE :
QUELLE « RÉFORME » DE LA PHILOSOPHIE ?

L'étude de la correspondance entre Leibniz et Thomasius constitue manifestement un lieu privilégié pour l'étude des emprunts terminologiques à Aristote et à sa tradition (formes substantielles et entéléchie). Elle peut notamment inviter à lire la réhabilitation de l'entéléchie comme une expression du concordantisme propre à la *philosophia reformata* des maîtres de Leipzig de Leibniz, au premier rang desquels Jakob Thomasius,

si l'on observe l'analogie existant entre l'exégèse telle que Thomasius la pratiquait et celle des humanistes italiens. Thomasius prônait en effet un retour aux textes grecs originaux, opposant l'herméneutique des auteurs de la Renaissance à la tradition scolastique. On pourrait donc envisager que la réhabilitation leibnizienne de l'entéléchie s'inscrit dans une continuité relative avec la philosophie réformée de Thomasius et des philosophes humanistes de la Renaissance. Leibniz ne répète-t-il pas à l'envi que sa philosophie accorde les Anciens et les Modernes, considérant ainsi qu'une lecture de première main des Anciens fait apparaître l'actualité des problèmes qu'ils traitent, contrairement aux artifices dogmatiques des scolastiques ? Ce point de vue est défendu de façon au moins implicite par le traducteur de la correspondance entre Leibniz et Thomasius, Richard Bodéüs, qui, en commentant la célèbre lettre d'avril 1669, inscrit la réhabilitation des formes substantielles dans le sillage de l'herméneutique de Thomasius :

On peut donc dire que le retour aux formes substantielles, que Leibniz jugera plus tard nécessaire, est moins la redécouverte d'une thèse oubliée que la redécouverte d'un sens jusque là inaperçu, mais cherché depuis longtemps, dans l'interprétation des textes d'Aristote. Les progrès de la réflexion leibnizienne, vus sous ce rapport, apparaissent être ceux d'une herméneutique d'Aristote en même temps que d'une pensée personnelle. Et, dans le fond, loin de s'en détacher, Leibniz s'attachera toujours au vieux projet de Thomasius qui était de travailler à une « Réforme » de la philosophie¹⁹.

Parce qu'elle permet de rendre compte de l'éclectisme irénique de Leibniz et de la prolifération terminologique qui semble l'accompagner, une telle lecture est séduisante, mais elle masque certains paradoxes propres à l'emprunt entéléchique²⁰, en particulier le registre mathématico-physique de la réhabilitation entéléchique. On n'a pas assez remarqué que

19 Leibniz-Thomasius, *Correspondance 1663-1672*, éd. Richard Bodéüs, Paris, Vrin, 1993, p. 206.

20 Cf. François Duchesneau, « Une étude sur l'aristotélisme réformé. L'édition Bodéüs de la Correspondance Leibniz-Thomasius », *Dialogue*, vol. XXXIII, 1994, p. 457-472, en part. p. 464-470.

le geste de Leibniz ne constitue pas un simple retour à la contestation herméneutico-philologique de ses maîtres : le terrain de la réhabilitation est aussi, et peut-être avant tout, celui de l'explication mathématique des phénomènes physiques²¹. C'est bien le séjour à Paris puis en Italie, et la rencontre des grands physiciens de son temps qui le poussent à envisager une réforme radicale de sa métaphysique. Le paradoxe est patent dans la mesure où la philosophie aristotélicienne a couramment été perçue comme un obstacle à la mathématisation de la philosophie naturelle. Emprunter en conscience un lexique aristotélicien pour sauver les dernières avancées de la mathématisation des sciences naturelles apparaît donc comme un paradoxe qui dépasse de beaucoup, en radicalité et en extension, le concordantisme de ses aînés et réclame d'autres principes exégétiques ou systématiques. Autrement dit, on ne saurait rendre raison de la radicalité du geste leibnizien en le référant uniquement à la philosophie réformée, qui s'est toujours refusée à envisager sérieusement les dernières avancées des « matérialismes », cartésiens ou hobbesiens²². La réponse embarrassée de Thomasius à la longue lettre de défense de Leibniz cache mal l'écart qui existe dès 1669 entre le programme leibnizien et l'herméneutique de ses aînés. Si, au début de l'échange, Leibniz expose sa conception de cette conciliation entre les réformateurs et Aristote²³, Thomasius finit

21 André Robinet, « Leibniz : avec, autrement et sans Aristote », art. cit., p. 328 : « Or Leibniz emprunte la voie concordantiste en restant parfaitement conscient que l'aristotélisme n'est pas pour autant enterré, mais d'un penser "en" Aristote, on se met à penser "à côté" d'Aristote. *Lui procurer des nouveaux principes d'intelligibilité* [je souligne], tel sera au fond, non pas son souci majeur, mais son effort de justification face aux vicissitudes d'une œuvre qui a grand besoin d'être réinterprétée (ce qui ne lui paraît pas être le cas du platonisme) ».

22 Konrad Moll indiquait déjà la médiation matérialiste (Gassendi) et mathématisante (Weigel) de ce retour à Aristote, en l'opposant à l'herméneutique de ses maîtres en philosophie réformée (Konrad Moll, *Der junge Leibniz II. Der Übergang vom Atomismus zu einem mechanistischen Aristotelismus. Der revidierte Anschluß an Pierre Gassendi*, Stuttgart/Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1982, p. 198).

23 Par exemple dans la lettre du 6 octobre 1668 : « *Satis ostendit Raey in clave philosophiae naturalis, tenebras Aristotelis a scholastico fumo esse, Aristotelem ipsum Galilaeo, Bacono, Gassendo, Hobbesio, Cartesio, Digbaeo*

par exprimer explicitement son désaccord²⁴. La longue lettre d'avril 1669 de Leibniz à Thomasius dévoile alors les fondements herméneutiques de sa conception de la « réforme de la philosophie » qui procède par radicalisation consciente et assumée de la méthode que son correspondant lui a lui-même enseignée, et par extension de la critique des scolastiques au domaine de la physique. Il faut accepter la mathématisation de la physique en ce qu'elle explicite les intuitions d'Aristote, comme le défend Leibniz :

On peut dans cette affaire, adopter encore une double argumentation. En effet, ou bien l'on montre que la philosophie réformée peut se concilier avec celle d'Aristote et ne lui est pas opposée, ou bien l'on va plus loin et l'on montre qu'il est, non seulement possible, mais obligatoire d'expliquer l'une par l'autre ou, mieux encore, que c'est de principes aristotéliens que découlent les idées mêmes avancées avec tant de solennité par les Modernes²⁵.

S'annonce ici une révolution herméneutique, que l'approche de Bodéüs semble minorer : le caractère d'explication réciproque des deux systèmes philosophiques, qui s'atteste dans la nécessité du lien reliant les systèmes des Modernes et des Anciens. Leibniz outrepassa à dessein le concordantisme de la philosophie réformée, ce qui annonce une position plus radicale²⁶, nécessitant quant à elle un nouveau cadre d'analyse qui n'est

mire conformari » (A II, 1, 18) et plus loin : « *His ita positis, possunt simul et omnes veterum termini, et recentiorum contemplationes tolerari* » (*ibid.*).

24 A II, 1, 20 : « *Quod Aristotelem, Raeyi auctoritate inductus, arbitraris, a Cartesio, ceterisque philosophis novis non adeo dissidere, ignosce mihi, nondum persuades. Agnosco dogmata ejus quaedam, loquendique modos ejusmodi esse, ut conciliare volentibus faciant aliquam spem concordiae, sed vereor, ut illa pax queat ipso satis volente sanciri, si quidem mentem philosophi paullo penitius rimemur* ».

25 A II, 1, 26 : « *Qua in re duplici rursus ratione versari licet. Nam vel ostenditur Philosophiam Reformatam Aristotelicae conciliari posse, et adversam non esse; vel ulterius ostenditur alteram per alteram explicari non solum posse, sed et debere, imo ex Aristotelicis principiis fluere ea ipsa quae a recentioribus tanta pompa jactantur* » (trad. Bodéüs légèrement modifiée, éd. cit., p. 100).

26 Voir la remarque d'André Robinet à ce sujet : « De la notion individuelle complète et concrète : Logique et métaphysique dans les textes de Leibniz », dans Albert Heinekamp *et al.* (dir.), *Mathesis universalis. Festschrift für Heinrich Schepers*, Münster, Nodus Publikationen, 1990, p. 103-118, en part. p. 105 : « Or l'attitude de Leibniz, pour inverse qu'elle soit de celle qu'il

pas encore en place en 1669 et mettra presque deux décennies à s'affirmer. On passe de l'idée d'une vague équivalence des Anciens et des Modernes par-delà l'obscurité des scolastiques à un rapport spécifique d'explication mutuelle, où le rapport *explicans-explicandum* est brouillé. Pour Leibniz, les Modernes donnent les outils pour comprendre le concept sinon obscur d'entéléchie (et de forme substantielle), mais en retour, seul l'emploi de ces deux concepts aristotélisants confère au matérialisme moderne une clarté suffisante. Le caractère explicatif de ces concepts ne réside pas tant dans l'analyse d'un concept traditionnel, que dans sa corrélation avec les concepts inédits des Modernes. Il faut néanmoins préciser le statut de cette corrélation, marquée par la symétrie problématique entre *explicans* et *explicandum*.

À l'examen, les deux analyses doxographiques de l'emprunt entéléchique présentent donc des défauts symétriques : l'approche comparative externe ignore la dialectique de déshabilitation-réhabilitation propre à l'emprunt au profit de l'inscription de la notion dans le système final, l'approche herméneutiste décrit les modalités herméneutiques de cette dialectique au détriment de son fonctionnement systémique. Aucune des deux approches ne permet de rendre compte précisément des caractéristiques logiques singulières de la réhabilitation : le caractère d'explication réciproque des termes réhabilités, le réseau synonymique produit par la réhabilitation ou encore sa dynamique singulière, pourtant à l'origine du relativisme terminologique affecté par Leibniz. Or, ces caractéristiques dessinent la forme logique de la « traduction » leibnizienne ainsi que les contours de sa signification architectonique. L'observation des particularités logiques d'un semblable « traduction » invite à envisager ici cette traduction comme un opérateur essentiel de la réflexion philosophique au sein du

exprimait dans les lettres à Jakob Thomasius et dans la Préface à Nizolius de 1670, n'en comporte pas moins une problématique transhistorique du même genre. Il passait alors d'un champ d'expression réaliste à un champ idéaliste par le canal de l'attitude concordantiste en inventant des processus d'assimilation entre matière et étendue, forme et figure, changement et mouvement. La pensée devenue plus mûre fait un énorme progrès dans le fonds de ses propres dispositions, puisqu'elle n'a plus à rechercher une solution de compromis, mais une architectonique de survie pour les deux vecteurs du savoir nécessaire ».

nouveau système métaphysique de Leibniz. La difficulté à saisir les enjeux de l'emprunt entéléchique revient alors à saisir la portée nouvelle de la traduction des concepts dans une conception productrice, c'est-à-dire plus que véhiculaire de la langue philosophique.

On ne s'étonnera pas que l'emprunt ainsi interprété ait suscité l'intérêt de Martin Heidegger, chez qui le problème de la traduction s'impose progressivement à partir du début des années trente²⁷. De manière plus étonnante, la référence heideggérienne hante la plupart des travaux sur l'emprunt entéléchique. Dans les deux principaux lieux textuels qu'il consacre à cette discussion, Heidegger signale l'étrangeté philosophique de l'emprunt entéléchique en la redoublant ironiquement. Son commentaire de la métaphysique aristotélicienne décrit sans détour l'ambiguïté qui accompagne le geste en condamnant par avance toute tentative d'explication simplement doxographique²⁸. Mais surtout, et c'est un fait peu remarqué, la référence au *Specimen dynamicum* dans un commentaire du livre Θ de la Métaphysique²⁹ est ironiquement conforme au paradoxe herméneutique revendiqué par Leibniz face à son maître de la

-
- 27 Parmi les nombreux travaux consacrés à cette dimension cruciale de la pensée de Heidegger, on peut se référer à la contribution synthétique de Françoise Dastur : « La pensée comme traduction : autour de Heidegger », dans Olivier Bloch & Jacques Moutaux (dir.), *Traduire les philosophes*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2000, p. 469-482.
- 28 Heidegger a formulé la difficulté d'une manière particulièrement frappante : « *Die Leibnizsche Auffassung des Aristoteles ist freilich nicht richtig, aber keineswegs in dem Sinne, dass sie falsch wäre* » (Martin Heidegger, *Aristoteles, Metaphysik Θ 1-3. Von Wesen und Wirklichkeit der Kraft* (= GA 33), Frankfurt am Main, Klostermann, 1981, p. 102. Voir Hans G. Reinhard, *Admirabilis transitus a potentia ad actum*, op. cit., p. 10-11 ; Annick Latour, « Le concept leibnizien d'entéléchie et sa source aristotélicienne », art. cit., p. 698. On dispose depuis 2013 d'un document supplémentaire dans l'étude de l'interprétation heideggérienne de l'entéléchie, puisque le t. 84.1 de la *Gesamtausgabe* (GA) (*Seminare Kant-Schelling-Schiller. Teil 1: Sommersemester 1931 bis Wintersemester 1935-36*) éditée les fiches de cours de Heidegger, en particulier p. 465-490 (« *der Kraftbegriff* »).
- 29 GA 33, 94-98. Enno Rudolph place également son étude épistémologique sous le patronage de Heidegger : Enno Rudolph, « Die Bedeutung des Entelechiebegriffs für die Kraftlehre von Leibniz », Stuttgart, Steiner, « *Studia Leibnitiana – Sonderheft* » 13, 1984, p. 49.

Nikolaischule. Heidegger mobilise en effet la conception leibnizienne de la force pour rendre compte de la conception dynamique de la substance chez Aristote, retournant par là la perspective de l'historiographie comparatiste, occupée à justifier le recours leibnizien à Aristote. En cela, il souligne bien le trait radical de l'herméneutique leibnizienne, selon laquelle Modernes et Anciens s'expliquent réciproquement, référant conjointement dans un geste ambigu l'intelligibilité de la mécanique moderne à la substance aristotélicienne et la compréhension de cette dernière aux progrès de la mécanique post-cartésienne. De même, dans l'ouvrage qu'il consacre à la logique leibnizienne et à l'explication de sa doctrine monadologique, Heidegger évoque discrètement la légende qui entoure la traduction barbarienne de l'entéléchie, soulignant avec gourmandise la persistance du maléfice de la traduction³⁰, et indiquant ainsi au moins implicitement toute l'ambiguïté de la manœuvre leibnizienne, si on la lit comme pratique de traduction. Il ne peut en effet s'agir de traduction terme à terme dont on pourrait isoler la discussion de l'ensemble de la métaphysique et de sa constitution systématique, mais d'un rapport entre deux doctrines philosophiques qui se traduisent mutuellement. Aristote offre un recours pour traduire philosophiquement l'anticartésianisme de Leibniz, puisque le vocable entéléchique consonne la détermination dynamique et donc

30 Martin Heidegger, *Metaphysische Anfangsgründe der Logik im Ausgang von Leibniz* (= GA 26), Frankfurt am Main, Klostermann, 1978, p. 104 : « *So wird erzählt, daß er [Hermolaus Barbarus] – in der Not und Verlegenheit über die philosophische Bedeutung des Terminus ἐντελέχεια – den Teufel beschworen habe, ihm Aufschluß zu geben. (Wir sind heute in derselben Situation)* » (je souligne). Cette légende, rappelée par Annick Latour (« Le concept leibnizien d'entéléchie et sa source aristotélicienne », art. cit., p. 712) semble avoir constitué un lieu commun de la réception de la philosophie padouane, on la retrouve par exemple chez Daniel Sennert, au chapitre VIII du premier livre de son *Epitome naturalis scientiae* : « *In hac definitione primo diligenter est perpendenda vox ἐντελέχεια, quae, ut apud Aristotelem est usitatissima, et numquam non obvia : ita, quid ea significet, non ita notum, pluresque in genuina huius significatione investiganda laborarunt : adeo, ut de Hermolao Barbaro, viro doctissimo, referant eum, cum aliquando daemone colloquium nactus esset, nihil aliud ab eo petiisse, nisi ut sibi aperiret, quid vox ἐντελέχεια apud Aristotelem significet* » (Daniel Sennert, *Operum Tomus I*, Paris, 1641, p. 24).

positive de la substance qui fait défaut dans la métaphysique cartésienne. Là encore, on ignore si Leibniz traduit Aristote pour ses contemporains en l'opposant au cartésianisme ambiant, ou si Aristote traduit la pensée anticartésienne de Leibniz. Or, il convient d'observer cette ambiguïté dans toute son ampleur si l'on veut saisir la portée philosophique de l'emprunt entéléchique sans se heurter aux limites de la doxographie simplement comparative ou herméneutiste. Pour cela, nous n'emprunterons pas de détour par l'historialité de l'être, mais poserons la question de manière résolument différente : quel type de système philosophique permet d'asseoir la réflexion philosophique sur ce qui pourtant n'apparaît que comme des « effets de traduction » ? Cette question introduit la perspective architectonique de l'emprunt entéléchique telle que l'appellait de ses vœux André Robinet dans la contribution aussi tranchée que programmatique citée plus haut³¹.

VERS UNE INTERPRÉTATION « ARCHITECTONIQUE » DE L'EMPRUNT ENTÉLÉCHIQUE

L'approche doxographique ne permet apparemment pas de rendre compte précisément des spécificités logiques de l'emprunt entéléchique. Une approche architectonique se donne au contraire pour tâche de montrer leur rôle constitutif au sein de la nouvelle métaphysique de Leibniz, dévoilant le caractère opératoire de la traduction des termes de la tradition philosophique. Loin d'être réductible à un éclectisme doctrinal, l'emprunt

31 Pour André Robinet, la compréhension de l'emprunt entéléchique reste fondamentalement subordonnée à l'analyse de la constitution de ce qu'il appelle « automates systémiques » : « “Penser avec Aristote” ! Pour Leibniz, cet “avec” devient instrumental par le génie des automates systémiques. Il s'agit de “penser avec” puisque le siècle et sa philosophie dominante pensent avec [...]. Le souci d'une communication efficace avec ses contemporains le ramenait sur le terrain réaliste, et cet “avec” prenait alors cette tournure construite de l'artifice pratique des automates systémiques à tournure réaliste : là cet “avec” Aristote consiste à en capter le vocabulaire pour lui donner un nouveau contenu » (André Robinet, « Leibniz : avec, autrement et sans Aristote », art. cit., p. 339). La suite de notre propos consistera pour l'essentiel en une tentative programmatique d'explicitation *terminologique* de ce programme architectonique d'interprétation.

fait voir les spécificités systémiques de la métaphysique leibnizienne de la substance, engageant à repenser la notion de terminologie philosophique et plus largement de langage philosophique, notamment dans son rapport au langage symbolique de la mathématique. Esquissons le cadre général d'une analyse architectonique de l'emprunt articulant ces perspectives métaphysique, linguistique et systématique.

DÉFINITION DE LA SUBSTANCE ET SCHÈME DE LA SUBSTANTIALITÉ :

LE NEXUS TERMINOLOGIQUE

Comprendre la portée de l'emprunt entéléchique exige d'abord de saisir la logique présidant à la déshabilitation-réhabilitation. Il convient ainsi de remarquer que l'entéléchie est bannie au titre de *définition* (nominale) de la substance, et qu'elle est réhabilitée au titre de *schème* de la substantialité, c'est-à-dire au titre de ce que Leibniz appelle une définition réelle³². La déshabilitation-réhabilitation, par l'homonymie qu'elle génère, masque la profonde rupture systématique qui sépare les deux usages métaphysiques du terme *entéléchie* au sein des deux types de définition. L'examen de l'emprunt entéléchique offre donc la possibilité indirecte d'étudier par l'exemple une des réformes logiques majeures de la doctrine leibnizienne, à condition d'être attentif aux fonctionnements logiques respectifs de la référence entéléchique à l'heure de son bannissement et de sa réhabilitation. Dans cette perspective, il est pertinent de noter le double registre de la critique de la substance cartésienne qui entoure la réhabilitation de l'entéléchie, conjointement mathématico-physique (à travers la correction de la loi cartésienne de conservation de mouvement) et logico-métaphysique (à travers la définition métaphysique) de la

32 Le problème logique de la définition occupe Leibniz dès la fin des années 1670 (voir sur ce point : Marcelo Dascal, Leibniz, *Language, Signs, and Thought: A collection of Essays*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, 1987 p. 61-79 (« Leibniz's Early Views on definition ») et affleure encore dans les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, au chapitre III du troisième livre. Sur l'insuffisance des définitions nominales, voir en particulier les *Meditationes de cognitione, veritate, et ideis* (A IV 4, 589) et le *Discours de métaphysique* (A, VI, 4-B, 1567-1569).

substance. L'entéléchie constitue le point de convergence de ces deux critiques, comme on peut l'observer dans le *Specimen Dynamicum*, mais la perspective terminologique que nous adoptons conduit à centrer le propos sur le problème de la définition de la substance. Alors que Leibniz suggère dans une série d'écrits que le réductionnisme mathématico-physique des cartésiens n'échappe pas réellement aux impasses logiques de la substantialité scolastique, un bref examen du passage des *Animadversiones* consacré aux § 51-60 des *Principes de la philosophie*³³ de Descartes permet de clarifier cet enjeu logique de l'emprunt entéléchique.

Dans ce texte, Leibniz attaque frontalement la conception cartésienne de la substance en critiquant successivement l'insuffisance des distinctions entre substance et accident puis entre substance et attribut, le caractère arbitraire des deux substances définies par Descartes et enfin le caractère simplement modal de la distinction entre pensée et substance. Les deux corrélations définitionnelles substance / accident et substance / attribut ne permettent ni de définir la substance en tant que telle, ni surtout dans ce texte, de définir des substances individuelles³⁴, ce qui semble condamner leur usage aux yeux de Leibniz. L'argument semble reposer sur un argument logique général que l'on peut décrire brièvement de la manière suivante³⁵. Pour être définie en tant que telle, la substance doit être distinguée de tout attribut. Mais opérer une telle distinction revient à ne pouvoir prédiquer aucun attribut de la substance, et donc à ne pouvoir la définir. Les substances cartésiennes selon Leibniz s'exposent conjointement à deux problèmes logiques symétriques. D'une part, on ne peut justifier de manière convaincante le caractère essentiel de l'attribut principal censé définir celles-ci (en l'occurrence l'étendue et la pensée). D'autre part, si l'on acceptait la définition cartésienne des deux substances,

33 Leibniz, *Animadversiones in partem generalem principiorum cartesianorum*, GP IV, 364-365.

34 GP IV, 364 : « *Fateor unum esse praecipuum substantiae cujusque attributum, essentiam ejus exprimens, sed nescio an verbis iisque paucis explicari possit, si intelligas substantiam singularem, genera substantiarum ut alia definitionibus explicantur* ».

35 Gottfried Martin suggère une reconstruction analogue (Gottfried Martin, *Leibniz, Logik und Metaphysik*, Berlin, De Gruyter, 1967 (2^e éd.), § 27 sq., p. 142 sq.).

on ne pourrait tout de même pas saisir de manière plus qu'analogique ce qui définit alors la substantialité de la substance, c'est-à-dire le rapport logique précis entre ces deux attributs. On sait que chez Descartes, cette substantialité de la substance repose sur une analogie implicite³⁶ fondée *in fine* sur le caractère intuitif de la pensée méthodique et qu'elle est à ce titre tributaire d'une conception particulière du rapport entre mathématique et philosophie que contestera d'ailleurs Leibniz. Mais surtout dans ce texte, une telle définition attributive de la substance ne permet d'appréhender aucune substance individuelle ou singulière. Il faudrait en effet référer cette substance à un attribut principal qui la définisse univoquement. Dans ce cas, on se trouve confronté à une difficulté singulière. Si l'attribut principal ne définit pas univoquement la substance individuelle, on n'aura pas saisi la substance dans sa singularité, et donc dans sa substantialité. Mais s'il définit univoquement la substance, il s'identifie à elle et ne saurait être à proprement parler un attribut, c'est-à-dire une caractéristique susceptible d'être appliquée à d'autres substances.

La définition attributive de la substance se heurte donc au problème de la saisie générique de la singularité. Dès lors, si l'on maintient l'idée du caractère essentiellement singulier de la substance, puisqu'elle ne se manifeste réellement que sous la forme d'un singulier, on ne peut se contenter de produire une définition générique de la substance, comme c'est encore le cas dans la doctrine cartésienne. La définition de la substance s'avère impossible, parce que la notion de substance est opérante dans la notion même de définition. Dans la définition de la substance, celle-ci apparaît paradoxalement à la fois comme *definiens* (en tant que support des attributs définitionnels) et comme *definiendum* (comme ce qu'il faut définir).

36 Jules Vuillemin a développé dans plusieurs contributions les conséquences métaphysiques, logiques et épistémologiques de cette analogie, notamment dans *Mathématiques et métaphysiques chez Descartes*, Paris, Puf, 1960 et plus encore dans son article « Sur les propriétés formelles et matérielles de l'ordre cartésien des raisons », dans *Études sur l'histoire de la philosophie, ses problèmes, ses méthodes; en hommage à Martial Gueroult*, Paris, Fischbacher, 1964, p. 43-58. Nous nous appuyons implicitement sur ses résultats dans la conclusion de cette contribution.

C'est dans le cadre de cette discussion logique que la réhabilitation entéléchique paraît s'inscrire. L'entéléchie fournit une définition nouvelle de la substantialité, mais moins en tant que concept thématique qu'en tant qu'opérateur d'une définition d'un nouveau genre que l'on pourrait qualifier de schématique³⁷. L'entéléchie réhabilitée ne doit pas se substituer en tant qu'attribut aux attributs cartésiens, mais opérer comme un schème de la substantialité, dont le fonctionnement doit permettre de contourner l'aporie logique de la singularité. L'entéléchie apparaît dès lors comme une figure ou un modèle de la substance. La définition schématique contrairement à la définition attributive classique ne réfère plus la substance à un concept générique thématissant les aspects principaux de la notion, mais à un concept opératoire qui se substitue à l'ensemble de la notion au titre de *schème*. On surmonte ainsi la difficulté, puisque la définition schématique ne fonctionne pas comme une détermination classique. En particulier, renoncer à définir la substantialité de manière générique conduit à assumer une nouvelle plurivocité de la substance, puisque sa définition schématique repose sur l'emploi de schèmes pluriels et pour partie contingents. L'élection d'un schème définitionnel reconduirait *de facto* à la généralité d'un concept et aux problèmes qu'elle induit. Cette plurivocité surprenante, interprétée

37 Décrire la réalité d'une définition réelle de la substance chez Leibniz conduit à introduire des concepts métathéoriques qui n'ont pour but que de circonscrire le fonctionnement logique du nouveau type de définition. En dépit de sa coloration kantienne, la notion de schème semble ici s'imposer pour décrire la modalité logique nouvelle d'investissement de la notion d'entéléchie au sein de la définition de la substance. Elle doit faire entendre le caractère opératoire du terme réhabilité ainsi que son statut particulier d'individu logique : le schème est un concept employé au sein d'un système comme singularité logique. Ce rapprochement terminologique ne doit pas occulter la différence essentielle qui sépare Kant et Leibniz en matière de réalité de la définition et qui fonde d'ailleurs les remarques conclusives de cette contribution : les schèmes leibniziens semblent être discursifs, tant en mathématique qu'en métaphysique, alors qu'on sait que ceux-ci sont pour Kant de nature essentiellement intuitive. C'est tout l'écart entre conceptions *modélisante* et *algorithmique* du schème dont le traitement excède le cadre de la présente contribution. Je propose dans la présente contribution d'appeler « attributive » le type de définition fonctionnant selon le couple substance-attribut.

comme un relativisme terminologique, constituait d'ailleurs une des difficultés d'interprétation insolubles dans l'évaluation doxographique de l'emprunt entéléchique. L'entéléchie n'est ainsi pas le terme désignant un concept philosophique univoquement définissable, mais plutôt le nom d'un des schèmes pluriels permettant d'approcher la singularité inhérente à la notion de substance. Sa réhabilitation vise avant tout une réforme profonde du système métaphysique passant par une redéfinition de ce qu'est la substance, et par là par une redéfinition d'ordre méthodologique de la définition des concepts centraux de la philosophie première. S'il reste beaucoup à dire de la substance après cette simple esquisse logique³⁸, c'est parce que la redéfinition schématique de la substance est le moteur de la refondation de la métaphysique. Ainsi, changer la définition de la substance revient à changer conjointement la substance de la définition, et de ce fait, du système et de la méthode philosophiques. La question de l'entéléchie s'inscrit alors dans l'entrelacs complexe de la refondation d'une métaphysique de la substance, de la redéfinition méthodique de la systématité philosophique et du problème terminologique du fonctionnement de la langue philosophique. On ne saurait affranchir cette dernière perspective des deux autres, et c'est ce qui constitue le caractère architectonique de la problématique terminologique adoptée. Examinons ce nexus terminologique dans son expression la plus synthétique, celle du *De primae philosophiae Emendatione, et de Notione Substantiae*³⁹.

Le petit texte publié dans les *Acta Eruditorum* intègre la polémique contre la substance cartésienne dans la problématique plus générale de la méthode propre de la philosophie première et de la réforme à y mener. Trois remarques devraient nous permettre de distinguer nettement cette réforme (*emendatio*) de la réforme concordantiste (*reformatio*) de Thomasius⁴⁰, en révélant notamment son horizon architectonique :

38 GP IV, 364: « *Supersunt tamen alia majoris momenti discussionisque profundioris de natura substantiae alias dicenda* ».

39 GP IV, 468-470.

40 Cette homonymie résulte d'une traduction contestable d'*emendatio* (par exemple chez Paul Schrecker ou dans la tradition spinoziste pour le *Tractatus de Intellectus Emendatione* – voir *contra* la traduction de Bernard Pautrat) que l'on pourrait choisir de traduire plutôt par « amendement »,

a) L'ensemble du texte est placé sous le signe de la recherche d'une méthode de la philosophie première caractérisée comme l'analogie de la méthode mathématique⁴¹ et décrite comme fil d'Ariane (« *velut filum in Labyrintho*⁴² »). On se situe ainsi au moins implicitement dans le registre métaphorique du labyrinthe du continu qui désigne chez Leibniz l'aporie de la composition de la substance. L'enjeu du texte est donc implicitement formulé comme la tâche de fournir la méthode et le système susceptibles de décrire la substance malgré les paradoxes de sa composition. La réforme ne vise pas tant le contenu thématique du système traditionnel de la philosophie première que la méthode opératoire de son déploiement⁴³.

b) Cette méthode analogue de la mathématique passe essentiellement par la détermination claire des concepts généraux de la philosophie, mêlant ainsi architectonique et terminologie. De plus, la question de la définition de la substance, apparemment convoquée au simple titre

« émendation » ou même en suivant Leibniz dans sa traduction française envoyée à Bossuet en juillet 1694 du *De primae philosophiae Emendatione, et de Notione Substantiae*, « avancement » (A II, 2, 823-825). Voir Michaël Devaux, « Advancement & emendatio : les projets de Bacon et de Leibniz », *Studia Leibnitiana*, vol. 35, n° 1, 2003, p. 29-52. Je remercie Vincent Carraud d'avoir attiré mon attention sur ce point.

- 41 L'essai s'ouvre sur la comparaison classique entre métaphysique et mathématique : « *Video plerosque, qui Mathematicis doctrinis delectantur, a Metaphysicis abhorrere, quod in illis lucem, in his tenebras animadvertant* » (GP IV, 468). La méthode doit être l'égale de la méthode euclidienne (« *non minus quam Euclidean methodo ad calculi instar quaestiones resolvantur* », GP IV, 469).
- 42 L'importance du motif du labyrinthe dans le système leibnizien est connue. Pour une analyse métaphorologique exhaustive : Cristina Marras, *Les Métaphores dans la philosophie de Leibniz*, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, p. 126-156.
- 43 Malgré sa portée philosophique indéniable, la distinction entre concepts opératoires et thématiques, développée par Eugen Fink dans « Operative Begriffe in der Phänomenologie Husserls », *Zeitschrift für philosophische Forschung*, vol. 11, 1957, p. 321-337, n'est pas suffisante pour qualifier la révolution de la conceptualité philosophique en gestation dans la nouvelle métaphysique leibnizienne. Comme nous le verrons, le caractère schématique des concepts fondamentaux de la philosophie au sein des systèmes modernes de la philosophie vient plutôt de leur statut d'individus logiques.

d'exemple⁴⁴ de concept philosophique général, éclipse par la suite la définition des autres termes au point de suggérer que la définition exclusive de ce maître-mot de la métaphysique conditionne entièrement la refondation du système. La réforme de la philosophie première s'identifie alors singulièrement à la méthode nouvelle de définition de la substance, que nous avons désignée plus haut comme définition schématique et non attributive de la substance.

c) C'est précisément au sein de cette redéfinition de la substance que s'opère officiellement et pour la première fois la réhabilitation de l'entéléchie⁴⁵, inscrivant ainsi le terme jadis banni au cœur de cette réforme d'un nouveau genre, tout à la fois métaphysique, systémique et terminologique, et élevant ainsi implicitement son emprunt au rang d'opérateur principal de la méthode de refondation métaphysique.

Voyons à présent quelles leçons terminologiques tirer de la mise en évidence d'un tel *nexus* de problématiques en tâchant de dégager la dépendance du rappel entéléchique de la théorie de l'expressivité de la substance.

LA DOCTRINE DE L'EXPRESSION ENTRE SYSTÈME ET TERMINOLOGIE

Si le cas de la substance individuelle conduit Leibniz à préférer la définition schématique à la définition attributive, cette substitution conduit à penser de manière nouvelle l'unité et l'identité de la substance individuelle. La nouvelle doctrine de la substantialité en passe essentiellement par l'identification de la substance à son activité, interprétée comme son *expression*, conformément au motif mis en place dans le *Discours de métaphysique* pour accompagner la réhabilitation des formes substantielles⁴⁶. Au rapport problématique d'une substance

44 GP IV, 468: « *Nec vero substantiae tantum, sed et causae, et actionis, et relationis, et similitudinis, et plerorumque aliorum terminorum generalium notiones veras et foecundas vulgo latere manifestum est* » et plus bas, GP IV 469: « *Quanti autem ista sint momenti, inprimis apparebit ex notione substantiae* ».

45 GP IV, 469: « *Sed vis activa actum quendam sive ἐντελέχειαν continet* ».

46 L'introduction de l'expression dans le *Discours de métaphysique* au § 9 (A VI, 4 B, 1542) fait suite à la critique de la notion d'accident au § 8 (A VI,

indéfinissable à ses attributs déterminés est désormais substituée une relation de correspondance entre différentes expressions qui expriment chacune la totalité de la substance à partir d'une perspective déterminée. La théorie de l'expression se contente de définir en creux la substance par un tour dialectique : la substance ne se définit que par l'ensemble des rapports de ses expressions. La catégorie de la relation se substitue ainsi au moins implicitement à la catégorie de la substance la sur laquelle pèsent les difficultés classiques propres au fonctionnement de la détermination. En outre, le schème de l'expression a pour avantage de permettre une quasi-identification entre substance individuelle et substance simple⁴⁷, puisque toute substance individuelle, ainsi que l'ensemble de ses expressions, n'est elle-même qu'une expression particulière de la substance simple. La substance individuelle peut bien exprimer la substance simple, car l'unicité et la singularité sont logiquement homogènes.

Le problème n'est plus celui du rapport entre substance générale et substance individuelle, mais celui du rapport entre substance simple et substance composée⁴⁸, ce qui revient à clarifier la forme d'une composition de la substance. Il semble que tel est précisément le rôle de la forme substantielle réhabilitée, qui désigne apparemment la forme minimale de l'unité focale de la substance lue au prisme de son expression

4 B, 1540). Sur la doctrine de l'expression, voir les contributions de Valérie Debuiche, en particulier : Valérie Debuiche, « La notion d'expression et ses origines mathématiques », *Studia Leibnitiana*, vol. 41, 2009, p. 88-117.

47 On reconnaît ici le problème de la composition de la substance tel qu'il est envisagé par André Robinet comme « disjonction » de l'architectonique leibnizienne : André Robinet, *Architectonique disjonctive*, op. cit., p. 13-36.

48 Il me semble délicat d'envisager la théorie de l'expression comme *solution* du problème de la disjonction, comme le fait François Duchesneau dans sa recension de l'ouvrage d'André Robinet (dans *Dialogue*, vol. XXVI, 1987, p. 553-557). Elle en est plutôt la production, ou plus précisément, l'expression. La disjonction apparaît comme l'expression de l'expression, ce qui en un sens, est logique, en tant que toute expression, parce qu'elle elle relation, présuppose une disjonction originaire entre deux termes. Mais on pourrait tout aussi bien dire que l'expression est l'expression de la disjonction. Dans ce cas, il faut entendre le premier terme comme expressivité : l'expressivité de la substance est l'expression de la disjonction, ou encore, ce que dit l'expression, c'est la disjonction de la substance.

et inaugure ainsi le schème expressif de la substantialité. Reste alors à saisir plus clairement le rôle propre de la notion d'entéléchie dans ce nouveau dispositif théorique de l'expression de la substance.

En effet, la définition de la substance que produit ainsi le premier état du nouveau système leibnizien est bien singulière : l'expression est l'essence de la substance parce que la substance est l'unité de son expression. La nouvelle substantialité est affectée des paradoxes d'une sorte d'*hysteron-proteron* : dire que la substance est l'unité de ses expressions signifie d'une part qu'elle doit précéder ses expressions (puisque les expressions sont *ses* expressions), mais d'autre part qu'elle ne peut que leur succéder (elle est *l'unité* de ses expressions). Elle ne s'en affranchit qu'à condition d'être envisagée de manière dynamique, c'est-à-dire lorsque l'expression apparaît non plus comme produit d'une activité de la substance, mais comme cette activité elle-même. Dans le cadre de la théorie expressive, la substance n'est plus l'unité d'une chose, mais l'unité d'un acte (l'expression), un glissement autorisé par le terme d'*expression* signifiant à la fois l'acte et le produit de cet acte et signifiant ainsi l'identité de ces deux moments. Il n'y a pas de produit de l'expression sans acte de l'expression, puisque cet acte n'est rien d'autre que l'unité du produit lui-même. La doctrine de l'expression évite alors l'hypostase de la substance en la réduisant à une pure activité, un tournant logique entériné par la notion d'entéléchie qui connote heureusement cette dimension dialectique de la substantialité expressive, simplement latente dans la notion de forme substantielle. L'entéléchie fait office de schème traditionnel pour penser l'activité de la substance qu'exige sa description en terme d'expression. La réhabilitation entéléchique vient alors qualifier cette redéfinition dynamique de la substance au sein de la doctrine expressive. L'entéléchie apparaît tout simplement comme le nom dynamique de la substance.

La conception dynamique de la substance ouvre alors deux axes différents de la terminologie : l'axe sémantique du rapport thématique entre l'entéléchie et la substance qu'on désigne, et l'axe syntaxique du rapport systémique entre les différents noms de la substance et de l'idée de la substantialité (par exemple le rapport entre la notion de forme substantielle et celui d'entéléchie) ainsi implicitement engendrée. Cet axe est celui du système, qui revient pour une large part au problème de

l'expressivité de la substance. Or, l'examen de l'axe sémantique autorise dès maintenant une conclusion générale sur la dimension terminologique de la réforme métaphysique de Leibniz.

La doctrine de l'expression entérine en effet une conception nouvelle de la langue philosophique, où l'on voit s'esquisser un lien inattendu entre la promotion d'une substance *praeter extensionem* et l'émergence d'une terminologie dans laquelle le discours a une portée plus que véhiculaire⁴⁹. La prise en compte de cette révolution silencieuse de la terminologie permet de rendre compte de l'apparente contradiction de la réhabilitation sans la référer à l'argument doxographique de l'approfondissement de la doctrine du Stagirite. Pour cela, il suffit d'observer les conséquences de la sémiotisation de la notion de substance sur le nominalisme leibnizien.

208

Dans les *Meditationes*, la déshabilitation de l'entéléchie se faisait apparemment au nom d'un critère de clarté terminologique résolument nominaliste, tel qu'il s'exprimait déjà dans la « Préface à Nizolius⁵⁰ ». La relation sémiotique y était encore pleinement envisagée selon la théorie des idées de l'âge classique, qui proscrivait au nom du rapport biunivoque entre mots et choses l'emploi de néologismes sans aucun ancrage dans la naturalité du langage ordinaire, et ce d'autant que le nominalisme de Leibniz l'invitait alors à refuser toute réalité aux termes généraux. Mais quelle raison lui suggère de rompre une décennie plus tard avec sa conception nominaliste du langage pour réhabiliter l'entéléchie qui en incarnait l'antipode ?

Dans la nouvelle métaphysique de Leibniz, la substantialité est elle-même décrite comme une relation sémiotique ou même linguistique de correspondance entre une série de termes ou expressions. Plusieurs conséquences en découlent concernant la langue philosophique. Le rôle

49 Le lien génétique et systématique entre la doctrine de l'expression et la réhabilitation des formes substantielles est mis en lumière dans André Robinet, *Architectonique disjonctive*, *op. cit.*, p. 43-44.

50 Frédéric Nef analyse en détail la théorie leibnizienne du langage exprimée dans la préface à la traduction de Nizolius : Frédéric Nef, *Leibniz et le langage*, Paris, PUF, 2000, p. 44-56. Pour une comparaison entre les nominalismes nizolien et leibnizien : Christian Leduc, « Le commentaire leibnizien du "De veriis principiis" de Nizolius », *Studia Leibnitia*, vol. 38-39, 2006-2007, p. 89-108.

du langage n'est plus de décrire une chose avec des termes susceptibles de véhiculer univoquement l'évidence intuitive de sa saisie adéquate mais de permettre la mise en évidence et le déploiement des rapports de correspondance entre des expressions de la substance. La tâche de la langue philosophique est en quelque sorte de comprendre la langue que la substance parle d'elle-même à travers la multiplicité de ses expressions. Elle doit donc produire l'évidence dont l'homme est capable dans la saisie de la substance, car celle-ci résulte essentiellement d'une mise en relation des expressions et non de la désignation d'une expression en tant que telle. C'est la conséquence de la relationalité intrinsèque de la substance leibnizienne. Cette mise en rapport s'effectue à travers ce que nous avons qualifié plus haut de schèmes, des modèles discursifs puisés dans la tradition pour penser le mode d'articulation dialectique de la substance et de son expression et échapper à l'antinomie de la détermination infinie enveloppée dans chaque substance individuelle. Or, si l'on analyse le rapport entre ces schèmes et leurs corrélats, on voit que l'on a quitté le cadre classique de la simple dénotation désormais insuffisant pour rendre compte du fonctionnement des termes philosophiques, dans la mesure où la substance est définie en creux par un ensemble de schèmes. Le cadre dénotatif et la clarté que l'on pouvait définir en son sein sont doublement affectés. D'une part parce qu'il faut avoir recours à un terme technique de la tradition, dans la mesure où le schème ne désigne pas une chose mais un point de vue, et d'autre part parce qu'il y a une nécessaire pluralité de schèmes concurrents. S'il n'y avait qu'un schème unique de l'expressivité, l'expression serait au fond l'attribut principal de la substance, et l'on aurait subrepticement régressé au schème substance-accidents. Le relativisme terminologique produit par la pluralité des schèmes est donc l'indice du maintien des positions nominalistes de Leibniz dans le nouveau cadre métaphysique. Il n'y a pas un terme susceptible de décrire universellement la réalité de la substance. La spécification qu'indique la différence entre les schèmes ne vise pas l'objet auquel ils se réfèrent mais simplement leur expression. C'est en cela qu'ils sont synonymes : entéléchies et formes substantielles sont des schèmes différents, différentes expressions de la substantialité. La curieuse synonymie entre les noms de la substance engendrée par la réforme expressive de la substance est donc inhérente

au fonctionnement du schème expressif, et ne peut pas être clarifiée par un simple examen doxographique ou même génétique au sein de la doctrine leibnizienne, elle est plutôt l'indice d'une réforme profonde de la conception de la systématité philosophique induite.

D'un point de vue strictement terminologique, cette analyse nous pousse finalement à envisager cette rupture comme le passage d'une conception *dénotative* à une conception *expressive* du langage philosophique, avec l'importante inversion de perspective induite par ce revirement tant métaphysique que méthodologique. La conceptualisation du langage philosophique ne prend pas essentiellement en charge le rapport mots-choses (dénotation), mais le rapport pensée-discours (expression)⁵¹ : la langue philosophique ne désigne pas les expressions ou la substance, mais les rend visibles en tant que telles, notamment par le déploiement d'un schème permettant d'articuler une multitude de signes qui resteraient sinon lettre morte. Considérer la pensée comme expression de la substance impose de revenir réflexivement sur le statut accessoire du langage. Comme expression, le langage est en effet essentiel à la pensée. Par conséquent, il ne saurait y avoir de pensée sans expression, puisqu'il n'y a pas de substance sans expression⁵². On pourrait alors considérer ce passage

210

51 Nous reprenons ici le cadre d'interprétation proposé dans Yvon Belaval, *Les Philosophes et leur langage*, Paris, Gallimard, 1952, qui analyse l'émergence d'un mobilisme langagier de Leibniz s'épanouissant dans l'opposition entre langue-signe et langue-expression comme moment décisif de la philosophie moderne du langage. Voir en particulier p. 20-31 (« L'idée, telle que Leibniz la conçoit, ne conduit à la chose que parce qu'elle l'exprime »), p. 76-77 (« Mais au type verbal, le mot n'est plus réellement un signe : le mot fait corps avec l'idée ; il ne la désigne pas du dehors, il l'exprime comme nous exprimant nos traits ; doué de valeur expressive, une prise existentielle l'unit à ce qu'il signifie, et on le voit changer d'aspect selon le contexte ou la langue. Le mot-signe est un instrument ; le mot-expression est un acte qu'habite une finalité interne ») et p. 193 (« Ainsi, la philosophie apparaît divisée entre deux tendances qui répondent à – ou auxquelles répondent – deux traitements du langage : l'une va vers les choses et use des mots comme signes ; l'autre dans la perspective d'autrui ou, si l'on aime mieux, de la dialectique, se sert des mots comme d'expressions de pensées. »).

52 Sur la promotion par Leibniz du caractère langagier (pour ne pas dire discursif) de la pensée, voir Frédéric Nef, *Leibniz et le langage*, op. cit., p. 100-101.

du cadre dénotatif au cadre expressif comme un des actes de naissance de la terminologie philosophique moderne en ce qu'il fait nettement apercevoir les enjeux architectoniques de la terminologie, qui ne peut alors guère plus être assimilée à une simple nomenclature servant à inventorier des concepts par ailleurs référentiels à une pure intuition. La terminologie devient un enjeu important dans les systèmes métaphysiques au sein desquels le langage *exprime* la pensée par l'usage de signes au lieu d'en désigner simplement les objets. Le terme y acquiert alors le statut d'un individu logique au fonctionnement singulier, dont la description échoirait à une véritable terminologie philosophique. La réhabilitation entéléchique offre donc au sein du nouveau système leibnizien l'image de la constitution d'un schème à partir d'un terme de la tradition philosophique. L'indice en est que l'entéléchie se déploie dans un lieu logique propre : la dynamique.

SCHÈME ENTÉLÉCHIQUE ET LIEU DYNAMIQUE

Dans la mesure où la réhabilitation de l'entéléchie a pour cadre la nouvelle discipline dynamique inaugurée par Leibniz, une interprétation architectonique de l'emprunt entéléchique devrait se donner pour tâche principale de l'inscrire dans ce nouveau lieu du système leibnizien. Comme cette tâche excède de beaucoup la présente contribution, nous nous contenterons de formuler quelques remarques visant à esquisser une interprétation terminologique de la constitution du lieu dynamique⁵³, conformément à la perspective adoptée jusqu'ici. Nous nous appuyons

53 Le dossier de la dynamique est d'une grande complexité autant du point de vue systématique que philologique. La portée terminologique de la constitution du lieu dynamique devra être traitée de manière plus circonstanciée dans un ouvrage ultérieur portant sur la constitution de la terminologie philosophique allemande, qui s'appuiera de manière beaucoup plus fine sur les précieux travaux de Michel Fichant à ce sujet, en particulier : Michel Fichant, « Mécanisme et métaphysique : le rétablissement des formes substantielles (1679) », art. cit., p. 27-59 et *id.*, « De la puissance à l'action : la singularité stylistique de la dynamique », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 100, n° 1, 1995, p. 49-81, et le dossier instruit dans Leibniz, *La Réforme de la dynamique*, Paris, Vrin, 1994.

pour cela sur le texte particulier du *Specimen Dynamicum*⁵⁴, qui, parmi les nombreuses strates des *dynamica* leibniziennes, fait particulièrement bien entendre cet enjeu terminologique de la réhabilitation entéléchique, qui intervient dès le premier paragraphe. L'emprunt entéléchique est constitutif de la dynamique en ce que cette nouvelle discipline entend rompre définitivement avec une conception inerte de la matière entendue comme pure étendue. Il semble que lorsque Leibniz a fait d'un certain appétit la nature même de la substance, au nom de son mobilisme intrinsèque, il ait eu l'idée de puiser dans la tradition philosophique la doctrine des formes et des entéléchies d'Aristote (« *Peripateticorum tradita de Formis sive Entelechiis*⁵⁵ »), non sans une forte relativisation de l'emprunt : d'abord parce que cette doctrine est réhabilitée parmi d'autres (« *et quemadmodum jam..., ita nunc*⁵⁶... »), toujours jugée étrange en tant que telle (« *quae merito aenigmatica visa sunt*⁵⁷ »), et enfin parce qu'elle est réhabilitée contre ses propres auteurs et promoteurs (« *vixque ipsis Autoribus recte percepta*⁵⁸ »). La prise en compte du fonctionnement schématique de l'emprunt entéléchique permet d'envisager à nouveaux frais les trois principales difficultés rencontrées par l'interprétation doxographique.

1. C'est dans le cadre de la dynamique que s'explicitent les motifs de la réhabilitation entéléchique. L'entéléchie s'impose à Leibniz comme schème de la substance par le jeu d'une identification autorisée par deux critiques conjointes : celle de l'analyse scolastique de l'action des substances en termes de possibilité ou de faculté d'une part, et celle de l'analyse cartésienne de la substance étendue. Cette double critique permet d'articuler la métaphysique de l'action et la physique

54 L'édition allemande qui comporte les différentes versions du texte semble la plus maniable: Leibniz, *Specimen Dynamicum*, édité, traduit et commenté par Hans Günter Dosch, Glenn W. Most & Enno Rudolph, Hamburg, Meiner, 1982. Pour situer le *Specimen dynamicum* dans la constitution de la dynamique, voir: François Duchesneau, *La Dynamique de Leibniz*, Paris, Vrin, 1994, p. 211-244. L'auteur insiste notamment sur le caractère « principal » du traité.

55 Leibniz, *Specimen Dynamicum*, op. cit., p. 4 (GM VI, 235).

56 *Ibid.*

57 *Ibid.*

58 *Ibid.*

de la force⁵⁹, et l'entéléchie n'est rien moins que le schème opératoire de cette articulation.

2. Ainsi s'explique alors la réciprocity paradoxale des définitions et traductions dans le nouveau cadre expressif. À lire les paragraphes 3 et 4 du *Specimen Dynamicum*, on ne peut en effet guère dire si la notion de force primitive explique celle d'entéléchie, ou si au contraire la notion d'entéléchie a pour fonction d'expliquer celle de force primitive. Or, la mise en œuvre du schème entéléchique conserve à chacun des pans (physique et métaphysique) de l'analyse un pouvoir d'explication. La notion de force primitive permet d'articuler le registre métaphysique de la substance aristotélicienne au registre de son attestation empirique et objective, et la rend ainsi plus intelligible (contrairement à l'usage scolastique de la notion) : le rapport de réciprocity entre forces primitives et dérivatives permet de ne pas appliquer de formes à l'explication des substances individuelles. On quitte ainsi le domaine éthéré des forces occultes pour gagner l'univers objectivable des lois mathématiques de conservation. L'entéléchie confère réciproquement un sens assignable à la notion sinon problématique de force primitive (puisque la notion implicite de champ de force et la réciprocity qu'elle implique exclut en principe l'idée d'une force véritablement primitive, *i.e.* originaire) en concevant toute force comme expression d'une substance et lui offrant ainsi un ancrage ontologique la préservant de la simple fiction mathématique.
3. Il resterait alors à envisager le phénomène de vicariance qui affecte apparemment les noms de la substance dans le cadre expressif déployé par Leibniz, qui s'exprime dès les premiers paragraphes du *Specimen Dynamicum*. Leibniz y met apparemment en parallèle l'entéléchie première et la forme substantielle⁶⁰. Il faudrait interroger le statut de cette identification : peut-on y lire une articulation probante de deux concepts thématiques ? On peut légitimement en douter puisque les

59 Selon la perspective adoptée par Michel Fichant dans « De la puissance à l'action : la singularité stylistique de la dynamique », art. cit.

60 « *Et primitiva quidem (quae nihil aliud est quam ἐντελέχεια ἢ πρώτη) animae vel formae substantiali respondet* » (Leibniz, *Specimen Dynamicum*, op. cit., p. 6 [GM VI, 236]).

deux notions ne sont pas logiquement indépendantes : c'est le rappel de la forme substantielle au titre de schème qui ouvre le cadre expressif (de la métaphysique de l'action) qui seul rend possible l'intégration du second schème de l'entéléchie. Les deux notions apparaissent ainsi comme les termes d'une série convergeant vers la saisie toujours plus complexe de la notion de substance individuelle.

214

Ainsi, coupé de son inscription dans le système aristotélicien, le motif entéléchique tire de son caractère essentiellement opératoire et de sa relativité un statut de schème. En premier lieu, il n'est pas un concept générique en ce qu'on ne peut en définir le sens indépendamment de son lieu d'inscription dans le système. Les schèmes sont à ce titre des individus logiques liés chacun à un lieu les singularisant. C'est ce qui explique leur synonymie vicariante : parce qu'ils ont tous vocation à exprimer la substance, ils sont en principe interchangeables, mais parce qu'ils le font depuis un point de vue toujours singulier, ils sont irréductibles les uns aux autres et se maintiennent dans le système au fil de sa genèse. En second lieu, cette synonymie est exempte de véritable horizon sémantique et elle n'exprime finalement que la dialectique interne du système sans se référer à des objets externes et à autre chose qu'à la substance unique. Dans ce cadre, le système se conçoit comme une entité ayant une logique propre, qui n'est pas immédiatement celle de la logique des choses.

CONCLUSION : DE QUELLE CLARTÉ UNE PENSÉE AVEUGLE EST-ELLE CAPABLE ?

L'approche architectonique relativise donc les acquis doxographiques en ce qu'elle montre que la logique de l'emprunt terminologique est surdéterminée par une révolution de la conceptualité philosophique affectant les termes du système métaphysique de l'expression. L'entéléchie se trouve convoquée au titre de schème, machine conceptuelle minimale qui tire son efficacité et son évidence de sa simplicité et de la tradition. Car l'entéléchie cèle un potentiel logique sédimenté par le travail de la langue philosophique au fil de la tradition qui est à présent mis en œuvre pour décrire un nexus du système leibnizien opérant ainsi le « beau mélange

de Métaphysique, de Géométrie et de Physique⁶¹ ». Sa réhabilitation signale l'émergence implicite d'une clarté d'un nouveau type que l'on peut interroger en guise de conclusion.

De quelle clarté est capable un terme dont l'usage semble consubstantiellement marqué par la synonymie et la vicariance, et qui en outre est détaché d'un système philosophique pour servir de schème au sein d'un autre système ? On peut risquer une réponse à titre d'hypothèse : la clarté au nom de laquelle l'entéléchie peut être rappelée est la clarté assurément paradoxale d'une pensée aveugle⁶².

Ce paradoxe s'éclaire si l'on se souvient du parallélisme entre mathématique et métaphysique maintenu dans le *De primae philosophiae emendatione* malgré l'anticartésianisme de l'opuscule. Leibniz déplace le parallélisme méthodologique entre les deux disciplines et provoque ainsi une révolution de la conception du langage dont l'emprunt entéléchique n'est sans doute qu'une manifestation parmi d'autres⁶³. En effet, la critique de l'arithmétisme cartésien en matière de méthode fait fond sur une conception nouvelle du rapport entre mathématique et langage qui n'est pas sans analogie avec la promotion métaphysique de l'expression⁶⁴. Le parallélisme méthodique concerne chez Leibniz explicitement l'usage du symbolisme comme moyen de produire la vérité, alors que chez Descartes, le recours à la méthode vise l'accession

61 A I, 6, 227.

62 Conformément à une expression que Leibniz a contribué à promouvoir pour désigner la pensée algébrique. Voir par exemple dans le *De arte Combinatoria* (A VI, 1, 170 : « *Caeca quadam cogitatione* ») et dans les *Meditationes de cognitione, veritate, et ideis* (A VI, 4, 586-587).

63 Sur cette comparaison, voir Jules Vuillemin, *La Philosophie de l'algèbre*, Paris, Puf, 1962, § 4 : « Résolution et combinatoire chez Leibniz », p. 28-50 qui prolonge l'opposition proposée par Yvon Belaval entre l'intuitionnisme cartésien et le formalisme leibnizien, dans Yvon Belaval, *Leibniz critique de Descartes*, Paris, Gallimard, 1960, en particulier chapitre 1, p. 24-83.

64 Il ne nous appartient pas de trancher ici sur la nature exacte de l'analogie, un débat complexe instruit notamment pour les études leibniziennes françaises dans Gilles-Gaston Granger, « Philosophie et mathématiques leibniziennes », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 86, n° 1, 1981, p. 1-37. Sur ce point, voir également les travaux menés par Valérie Debuiche.

à des éléments intuitifs véhiculés ensuite par un langage au symbolisme bien réglé. Chez Descartes, le symbolisme ne sert donc qu'à conserver et transmettre l'évidence intuitive acquise lors de la réflexion, alors que pour Leibniz, l'usage du symbolisme a pour vocation de produire par l'usage des signes l'évidence dont l'esprit humain est capable. Le langage mathématique n'est pas pour Descartes un véritable formalisme, mais une formalisation de l'intuition⁶⁵. Au contraire, il est chez Leibniz un véritable formalisme *expressif* sans lequel la vérité ne peut en certaines matières pas se dévoiler.

En cela s'exprime sans doute un certain tropisme algorithmique de la pensée mathématique leibnizienne qui s'applique en apparence à la conceptualité philosophique⁶⁶. La doctrine de l'expression suggère à plusieurs égards de rapprocher l'usage des schèmes définitionnels comme celui de l'emprunt entéléchique d'une procédure algorithmique. Ainsi s'éclairerait du moins certaines caractéristiques problématiques de ce curieux schématisme. Rappelons que le motif de l'expression est associé plus ou moins explicitement aux algorithmes d'approximation dont on peut user en arithmétique : c'est, à côté de la métaphore des points de vue, une des principales analogies dont se sert Leibniz pour illustrer sa théorie métaphysique de l'expression⁶⁷. Dans ce cas, l'algorithme consiste en un ensemble fini d'opérations éventuellement itérables visant à approximer une valeur infinie. L'algorithme est en effet une sorte de

65 Sur cette distinction dans l'histoire de la logique, voir Claude Imbert, *Phénoménologies et langues formulaires*, Paris, PUF, 1992, p. 56 sq.

66 Par la notion même d'« automates systémiques », par laquelle André Robinet choisit de désigner ce genre de schèmes, il signifie leur proximité aux automates fonctionnels de la cybernétique, une perspective qui se dévoile pleinement dans son ouvrage : André Robinet, *Le Défi cybernétique : l'automate et la pensée*, Paris, Gallimard, 1973. Les automates de Leibniz sont en ce sens des automates informationnels, sans référence aux automates mécaniques voués à une grande postériorité philosophique au XVIII^e siècle. On trouve dans Jules Vuillemin, *La Philosophie de l'algèbre*, *op. cit.*, p. 42-45, un rapprochement analogue à celui que nous tentons d'établir en guise de conclusion.

67 Valérie Debuiche, « L'expression leibnizienne et ses modèles mathématiques », *Journal of the History of Philosophy*, vol. 51, n° 3, 2013, p. 409-439, en part. p. 421-426.

machine ou d'automate spirituel en ce que sa construction ne laisse pas voir de rapport sémantique avec la valeur à approximer : le calcul est aveugle, purement opératoire. Ainsi, l'entéléchie a essentiellement une valeur opératoire pour nous permettre de nous référer à la substance unique infinie, et l'utilisation de ce genre de schème semble bien être le seul fil conducteur à notre disposition dès lors que l'on s'aventure dans le labyrinthe du continu. Ce caractère purement opératoire explique le relativisme et la vicariance induits : on ne dispose pas d'un seul algorithme ni même d'un seul type d'algorithme, et chacun vise la même valeur par des procédés et lois d'approximation différents, voire des styles différents⁶⁸. Aucun des algorithmes ne peut se substituer univoquement à la substance infinie, mais l'usage d'une multiplicité d'algorithmes aide à saisir l'infini de la substance simple à condition d'être capable de les ranger dans un système adapté.

Cette conception pseudo-algorithmique de la langue philosophique fait apparemment voir un aspect important du philosophème classique de la caractéristique universelle qui commande la philosophie leibnizienne du langage. Curieusement, l'analogie avec la procédure algorithmique n'aboutit pas ici comme dans d'autres lieux du corpus leibnizien à l'idée d'un langage logique universel, mais à la réhabilitation de termes traditionnels, c'est-à-dire tributaires de la contingence et des particularités accidentelles du cheminement de la pensée philosophique. On observe un paradoxe constitutif de la philosophie leibnizienne du langage, aux conséquences aussi remarquables qu'imprévues : loin de révoquer univoquement la naturalité de la langue, la méthode leibnizienne, toujours orientée par la *mathesis universalis*, conduit apparemment à la redécouverte du potentiel logique de termes traditionnels de la langue philosophique naturelle⁶⁹. Tout l'enjeu est alors de clarifier l'horizon syntaxique d'un

68 Pour reprendre l'expression heureuse de Michel Fichant pour qualifier le lieu dynamique, née dans son dialogue avec le travail de Gilles-Gaston Granger : Michel Fichant, « De la puissance à l'action : la singularité stylistique de la dynamique », art. cit., p. 49-81.

69 L'ouvrage récent de David Rabouin offre une vision détaillée des ambiguïtés de la *mathesis universalis* leibnizienne : Leibniz, *Mathesis universalis : Écrits sur la mathématique universelle*, éd. David Rabouin, Paris, Vrin, 2018.

système qui les transforme en individus logiques. En cela il n'est peut-être pas surprenant de constater que celui qu'on déclare souvent champion de la langue universelle et du formalisme logique se soit fait en d'autres lieux le prophète inattendu de l'avènement d'une philosophie nouvelle en langue allemande⁷⁰.

70 J'ai l'agréable devoir de remercier Arnaud Pelletier dont les remarques adressées, à la fois critiques et généreuses, ont fait bénéficier une première version de cette étude, malgré un désaccord interprétatif de fond, d'importantes clarifications et précisions.

INDEX NOMINUM

Les auteurs d'ouvrages et d'articles de littérature secondaire et les éditeurs scientifiques ne figurent pas dans cet index.

- A** _____
- ABÉLARD, Pierre 22, 61, 242.
ADAM DE BRÈME 40.
ADRIEN, Adriano Castellesi
(cardinal), *dit* 27-29.
ALAIN DE LILLE 30.
ALCMÉON DE CROTONE 81.
ALCUIN D'YORK 24, 50, 334.
ALEXANDRE D'APHRODISÈ 226, 249-
251, 302.
ALEXANDRE D'ASHBY 21.
ALEXANDRE L'ÉPICURIEN 83.
AL-NAZZĀM 331.
ALPHONSE X 139.
AMAURY DE CHARTRES (*lat.*
AMALRICUS) 83.
AMBROISE DE MILAN (*lat.*
AURELIUS AMBROSIUS, saint) 22.
AMELOT DE LA HOUSSAYE, Nicolas
49.
ANAXAGORE 67-68, 89, 95, 96, 98, 141,
143, 147, 176, 300, 301.
ANSELME DE CANTORBERY (saint)
23, 48, 50, 286, 334.
ANTIOCHOS D'ASCALON
(*lat.* ANTIOCHUS ASCALONIUS)
270.
ANTIPATER *ou* ANTIPATROS 241.
APOLLONIOS DE TYANE
(*lat.* APOLLONIUS) 279, 293.
APPONIUS 21.
ARCÉSILAS DE PITANE 156.
ARCHILOQUE 41.
ARCHIMÈDE 271, 279, 292, 294, 297,
323, 327.
ARISTOTE 11, 52, 54, 55, 63, 64, 67, 71,
76, 99, 101, 104, 105, 113, 142, 146,
150, 177, 185, 186, 188, 190, 191, 193,
197, 198, 239, 250, 264, 265, 279, 288,
302-304, 318, 339-343, 351, 360, 398,
401.
Lycée 318.
ARMINIUS, Jacobus (Jakob
HERMANNZON) 379.
ARNAULD, Antoine 125, 256, 275, 285,
351, 352, 358, 360, 422.
AUBÉRY DU MAURIER, Benjamin 35.
AUGUSTE 29, 31.
AUGUSTE II DE BRUNSWICK-
WOLFENBÜTTEL 38.
AUGUSTIN (saint) 23, 76, 81, 91, 145,
149, 154, 161, 164, 165, 283, 338, 349-
356, 358-364, 375.
AULU-GELLE 225, 268.
AUSONE (*lat.* AUSONIUS) 28.
AUZOUT, Adrien 152, 153.
AVERROÈS 398.
AVICENNE 276.

- B** _____
- BACON, Francis, baron VERLAMUS
53-55, 77, 151, 193, 204.
- BACON, Roger 401.
- BAILLET, Adrien 85, 145, 152, 153.
- BARBARO, Ermolao (*lat.*
HERMOLAUS BARBARUS) 189, 190,
197.
- BARRE, Joseph 43.
- BASNAGE DE BEAUVAL, Henri 417.
- BASSON, Sébastien 71, 72.
- BASTON, Robert 30.
- BAUDERON DE SÉNECÉ, Antoine 22.
- BAYLE, Pierre 54, 68, 74, 78, 81-85, 87,
92, 93, 102, 134, 220, 221, 225, 241-243,
252, 276, 339, 377, 422.
- BÈDE, *dit* le Vénérable 50, 334.
- BEECKMAN, Isaac 71, 72.
- BERENGAUD DE FERRIÈRES
(*lat.* BERENGAUDUS) 23.
- BERNARD DE CLAIRVAUX (saint) 23.
- BERNOULLI, Jean 124, 330, 422.
- BÉROSE LE CHALDÉEN 41.
- BIEL, Gabriel 295.
- BIERLING, Friedrich Wilhelm 45, 126.
- BODIN, Jean 83
- BOÈCE 106, 350.
- BOECKLER, Johann Heinrich 44.
- BOILEAU, Jacques 336, 338.
- BOINEBURG *ou* BOINEBOURG,
Johann Christian 34, 44.
- BONET, Nicolas 396.
- BONNOT DE CONDILLAC, Étienne
32.
- BORCH, Ole 30-32, 35, 48.
- BOSSUET, Jacques Bénigne 150, 160,
171, 177, 204, 422, 427.
- BOURGUET, Louis 127, 422.
- BURGINDA 23.
- BURLEY, Walter 30.
- BURNETT DE KEMNEY, Thomas 40,
43, 109, 293, 295, 339.
- BOYLE, Robert 77, 94.
- BRUNO, Filippo BRUNO,
dit Giordano 71.
- C** _____
- CALEPIN, Ambrogio CALEPIO, *dit*
CALEPINO, *dit en fr.* Ambroise 31.
- CALOV, Abraham 395.
- CAMPANELLA, Tommaso 67, 71, 220.
- CARCAVY, Pierre de 105.
- CARDAN, Gerolamo CARDANO, *dit*
en fr. Jérôme 220.
- CARNÉADE 78, 269.
- CASTEL, Louis Bertrand 42.
- CAROLINE WILHELMINE
DE BRANDEBOURG-ANSBACH,
reine d'Angleterre 422.
- CATON L'ANCIEN 41.
- CAVALIERI, Bonaventura 307-309,
314-316, 319, 327-330.
- CHARLEMAGNE 335.
- CHARLES II, *dit* LE CHAUVÉ 337.
- CHEYNE, George 417.
- CHEVIGNY, Sieur de, *voir* LIMIERS,
Henri-Philippe de.
- CHIFFLET, Jean-François 22.
- CHRYSIPPE 11, 87; 221, 223, 224, 226,
239-243, 249-256, 258, 267-276, 309,
327, 330, 331.
- CICÉRON 25, 28, 78, 80-82, 221, 223,
242, 252-255, 265-271, 274, 276.
- CLAPIER, Luc de, marquis de
VAUVENARGUES 134.
- CLARKE, Samuel 115, 288, 422.
- CLAVIUS, Christoph 295.
- CLÉANTHE 234, 241-245, 247, 249,
253, 275.
- CLERSELIER, Claude 153.

CONDILLAC, *voir* BONNOT DE
CONDILLAC.
CONRAD D'HIRSCHAU 21, 23
CONRING, Hermann 422.
CONTI, Antonio Schinella 422.
CONWAY, Anne 220.
COPERNIC, Nicolas 109, 134, 139.
CORDEMOY, Géraud de 94.
CORDES, Jean de 44.
COURTIN, Antoine de 45.
CUDWORTH, Ralph 58, 68, 77.
CYPRIAN, Ernst Salomon 417.
CYPRIANUS, Johann 45, 47.
CYPRIEN (saint) 22.

D _____

DACIER, Anne 20.
DASYPODIUS, Conrad 284.
DAVID DE DINANT 83.
DÉMOCRITE 67, 77, 83, 93-94, 96, 136,
141, 143, 146, 220, 247, 271, 272, 353.
DENYS L'ARÉOPAGITE, *dit* le
PSEUDO-DENYS (saint) 347.
DES BOSSES, Bartholomée 18, 42, 43,
46, 121, 124, 422.
DE RAEY, Johannes 64, 104, 193, 194.
DESCARTES, René 9-10, 50, 52-54,
64-66, 71-73, 75, 77, 87, 89-91, 93-95,
99, 102, 110, 141, 143, 145-166; 168-
181, 200, 201, 215, 216, 220, 221, 246,
263, 281, 285, 289, 305, 309, 311, 313,
314, 318, 327, 330, 355, 356, 386.
DESGABETS, Robert (Dom) 154.
DIGBY, Kenelm 77, 193.
DIODORE CRONOS 240-243, 252, 253.
DIOGÈNE LAËRCE 81, 82, 136; 222,
271.
DONAT, Élius 20, 21.
DU BELLAY, Joachim 21.
DUPIN *ou* DU PIN, Louis Élie 337.
DUPELIX, Scipion 388, 389.

DURAND DE SAINT-POURÇAIN,
Guillaume 395.
DU VAIR, Guillaume 87.

E _____

EBERHARD DE BAMBERG 23.
ÉCHARD, Jean ECCARD *ou* 18, 41.
ECKHART, Johann Georg von 334.
ÉGINHARD (*lat.* EGINHARDUS) 39.
ENNIUS, Quintus 21, 22, 28, 47.
ÉPICTÈTE 220, 221, 240-241.
ÉPICURE 68, 71, 76-84, 86-88, 90, 93-94,
143, 232, 246, 264-268, 339.
ERMENNICH D'ELLWANGEN 21.
ESTIENNE, Robert 31, 81.
EUCLIDE 204, 279-289, 291-295, 297,
319, 323.
EUSÈBE DE CÉSARÉE (*lat.* EUSEBIUS
PAMPHILI) 83, 254.
EUSTACHE DE SAINT-PAUL 396.

F _____

FABIUS (*lat.* QUINTUS FABIUS
PICTOR) 41.
FABRI, Honoré 25.
FACCIOLATI, Jacopo 31.
FARDELLA, Michelangelo 18, 85, 105,
346, 353-354, 356.
FELDEN, Johann von 44.
FICIN, Marcilio FICINO, *dit en*
fr. Marsile 69, 144-145.
FILLEAU DES BILLETES, Gilles 356.
FONSECA, Pedro da 396.
FONTAINE, Nicolas 22.
FONTENELLE, *voir* LE BOUVIER DE
FONTENELLE.
FONTIALIS, Jacobus 73.
FOUCHER, Simon 141, 142, 144, 151-
157, 161, 165, 172, 173, 175, 179, 180,
280, 305, 328, 330, 351, 422.

FOUCHER DE CAREIL, Louis
Alexandre 18, 95, 105.
FRIEDRICH, Johann, duc de
BRUNSWICK-CALENBERG 101.
FREGE, Gottlob 267, 289.
FROIDMONT, Libert 302.

G _____
GALE, Thomas 336.
GALILÉE, GALILEO GALILEI, *dit* 77,
134, 138, 315, 316, 319, 322, 328-329.
GALLOIS, Jean 281, 320.
GASSENDI, Pierre GASSEND, *dit*
77-78, 87, 93, 99, 143, 193, 339, 342,
357.
GATAKER, Thomas 91.
GAUTHIER DE SAINT-VICTOR 23.
GAZET, Alard 23.
GEOFFROY DE SAINTE-BARBE-EN-
AUGE, *dit aussi* GODEFROI DE
BRETEUIL 23.
GÉRARD, Armand de (abbé) 48.
GERVAIS DE TILBURY 35, 36, 48.
GEULINCX, Arnold 25.
GHISLAIN DE MONS (saint) 23.
GIORDANO, Vitale 316-318.
GODESCALC D'ORBAIS *ou*
GODESCALQUE 333.
GRACCHUS, Caius Sempronius 28.
GRACIÁN Y MORALES, Baltasar 49.
GRAS, Henri Constant 43.
GRASWINCKEL, Theodor 44.
GREIFFENCRAZ, Christoph
Joachim Nicolai von 39.
GROOT, Hugo de *ou* Huig de, *dit*
GROTIUS 35, 43-46, 87, 105.
GRÉGOIRE DE RIMINI (*lat.*
GREGORIUS ARIMINENSIS) 395.
GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT 302,
304-307, 310, 320, 321, 328.
GUEZ DE BALZAC, Jean-Louis 44.

GUILLAUME DE HIRSCHAU *ou*
HIRSAU 21.

H _____
HADRIEN 29, 31.
HANOVER, Ernst-August von 49.
HANSCH, Michael Gottlieb 102, 123,
142, 159, 219.
HARTSOEKER *ou* HARTSOECKER,
Nicolas 78.
HAURANNE, Jean-Ambroise
DUVERGIER DE, abbé de Saint-
Cyrán, *dit* SAINT-CYRAN 22.
HEIDEGGER, Martin 196, 197.
HEINSIUS *ou* HEINS, Daniel 87.
HENNIGES, Heinrich 44.
HENRI DE GAND 395.
HENRI II, *dit* LE JEUNE, roi
d'Angleterre 36.
HERLIN, Christian
(*lat.* CHRISTIANUS HERLINUS)
284, 290.
HERBERT DE CHERBURY, Edward
77.
HERTEL, Lorenz 38.
HERVÉ NÉDELLEC (*lat.* Hervaeus
NATALIS) 395.
HESSE-RHEINFELS, Ernst von 256.
HINCMAR DE REIMS 22.
HIPPARQUE 134, 250.
HOBBES, Thomas 53, 77, 80, 84, 86-90,
92, 94, 99, 143, 151, 193, 272, 281, 285,
308, 320, 422.
HONORÉ D'AUTUN 21.
HOLSTE, Lukas (*lat.* Luc
HOLSTENIUS) 31
HUET, Pierre Daniel 153.
HUYGENS, Christiaan 306, 320, 327,
422.

I _____
 ILDEFONSE DE TOLÈDE (Pseudo-,
 saint) 23.
 ISIDORE DE SÉVILLE (saint) 27-28.

J _____
 JACQUELOT, Isaac 286, 287.
 JAUCOURT, Louis de, *pseudonyme*
 Louis de NEUFVILLE 43.
 JEAN DE BASSOLES voir JOHN
 BASSOL.
 JEAN CHRYSOSTOME (saint) 22.
 JEAN DAMASCÈNE ou JEAN
 DE DAMAS (*lat.* JOANNES
 DAMASCENUS, saint) 50.
 JEAN DUNS SCOT 370, 385, 386, 393,
 395-397, 403, 404.
 JEAN LE LYDIEN (*lat.* Joannes
 Laurentius LYDUS) 83.
 JEAN PHILOPON 189, 302.
 JEAN DE SALISBURY 21.
 JEAN SCOT ÉRIGÈNE 333-347, 360.
 JÉRÔME ou JÉRÔME DE STRIDON
 (saint) 22, 23.
 JOHN BASSOL ou JEAN DE BASSOLES
 395, 396.
 JÓNSSON, Karl 37, 38.
 JULES CÉSAR 258, 260.
 JULIEN D'ÉCLANE 23.
 JUNGUIS, Joachim 283, 294.
 JURIEU, Pierre 86.
 JUVÉNAL 28.

K _____
 KANT, Immanuel 9, 202.
 KECKERMANN, Bartholomeus 402.
 KEPLER, Johannes 109, 139.
 KLENCK, Johannes 44.
 KOCH, Cornelius Dietrich 123, 129.
 KOLTHOLT, Christian 104.

L _____
 LACTANCE (*lat.* LACTANTIUS) 83,
 279.
 LA FORGE, Louis de 84.
 LANION ou LANNION, François de
 358.
 LAUB, Philipp Anton 44.
 LE BOVIER ou LE BOUVIER DE
 FONTENELLE, Bernard 33.
 LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, *passim*.
 LE MAISTRE DE SACY, Louis Isaac
 22, 88.
 L'ENFANT, Jacques 422.
 LELONG, Jacques 18, 36.
 LEUCIPPE 83, 146.
 LE VALLOIS, Louis voir VILLE, Louis
 de la.
 LIMIERS, Henri-Philippe de, *pseudo*.
 de CHEVIGNY, Sieur de 49.
 LIPSE, Juste ou Joost LIPS 87, 99, 221,
 318.
 LIVIUS ANDRONICUS 28.
 LLOYD, William 40.
 LOCKE, John 56, 59, 82, 102, 106, 108,
 142, 281, 285, 290, 291.
 LOUIS I^{er} LE PIEUX ou
 LE DÉBONNAIRE 333.
 LUCAIN 32.
 LUC D'ACHERY 334.
 LUCILIUS, Caius 20.
 LUPUS DE OLMEDO 22.

M _____
 MABILLON, Jean 334, 336, 348.
 MACAIRE SCOT 349.
 MAGNIEZ, Nicolas 24, 25, 29, 31, 32.
 MAGNÚSSON, Árni 28.
 MALEBRANCHE, Nicolas 10, 18, 36,
 98, 154, 292, 301, 371, 422.
 MANÉTHON 41.
 MARC AURÈLE 91, 220, 221, 275.

MARTIAL 28.
 MARTIN, André, *dit* Ambrosius
 Victor 355.
 MASHAM, Abigail 417, 422.
 MASSUET, Pierre 49.
 MAUGUIN, Gilbert 335.
 MAXIME LE CONFESSEUR (saint)

347.
 MÉGASTHÈNES 41.
 MEIER, Gerhard 334.
 MÉLANCHTON, Philippe 189.
 MERCENARIUS, Angelus 396, 398,
 399.
 MEZERAY, François Eudes de 337.
 MOLANUS, Gerhard Wolter 363.
 MONTAIGNE, Michel EYQUEM de 21.
 MONTCHAL, Charles de 31.
 MORE, Henry 97.
 MÜLLER, Johann Philipp 44.
 MURCIA DE LA LLANA, Francisco
 395, 399.
 MURMELLIUS, Johannes 22.
 MYRSILE DE LESBOS 41.

N _____

NANNI, Giovanni *ou* Johannes
 ANNIUS DE VITERBE 35, 41, 48.
 NAUDÉ, Gabriel 35.
 NÉMÉSIOUS *ou* NÉMÉSIOS 245.
 NÉRON 29.
 NEUFVILLE, Louis de *voir*
 JAUCOURT, Louis de.
 NEWTON, Isaac 422.
 NICAISE, Claude 152-153, 353, 417.
 NIZOLI, Mario (*lat.* Marius
 NIZOLIUS) 48, 52, 64, 65, 82, 189,
 195, 208, 320, 400, 417.
 NORIS, Enrico (cardinal) 333, 353.

O _____

OLDENBURG, Henry 285.

ORIGÈNE 248.
 OSIANDER, Johann Adam 44.
 OTHON DE BRUNSWICK *ou*
 OTTON IV 36.
 OUDIN, Casimir 334.
 OWEN, John 22.

P _____

PADOUE (école de) 189, 386, 404.
 PALLAVICINI, Opizio (cardinal) 321.
 PAPIN, DENIS 49, 422.
 PAPPUS D'ALEXANDRIE 10.
 PASCAL, Blaise 22, 53, 74, 88, 134.
 PATRIZZI, Francesco (*lat.*
 FRANCESCUS PATRICIUS) 144.
 PAUL (saint) 76.
 PEIRESC, Nicolas Claude FABRI 31,
 32.
 PELLISSON-FONTANIER, Paul 190,
 355, 422, 427.
 PEREYRA *ou* PEREIRA, Benito 395,
 396, 400.
 PÉTAU, Denis 42, 46, 47, 367.
 PÉTRARQUE, FRANCESCO
 PETRARCA, *dit en fr.* 28.
 PHÈDRE (*lat.* CAIUS IULIUS
 PHAEDRUS) 20.
 PHÉRÉCIDE DE SYROS 83.
 PHILIBERT DE VIENNE 49.
 PHILIDOR, François André
 DANICAN, *dit* 10.
 PHILIPP, Christian 93, 95, 147.
 PHILIPPE DE HARVENG 23, 25.
 PHILON DE BYBLOS 41.
 PIERRE D'AURIOLE 395.
 PIERRE DAMIEN 244.
 PIERRE LOMBARD 61.
 PINSON, François 334, 347.
 PLATON 11, 54, 56, 67, 68, 71, 76, 77, 81,
 89, 94-99, 102, 104, 133-139, 141-161,
 164-169, 171-181, 219, 222, 223, 245,

279, 301-303, 342, 351, 352, 354, 356,
357.
Académie 299, 146, 147, 149-152, 154-
163, 165, 166, 169, 178-180, 270, 351.
PLAUTE 28.
PLOTIN 138, 144, 161, 342.
PLUTARQUE 81, 243, 271-276, 309.
POLÉMON D'ILION 82.
PORTIQUE (école du) 239, 245, 250,
277, 318.
PRASCH, Johann Ludwig 44.
PRIMASE D'HADRUMÈTE 22.
PROCLUS 88, 279, 289, 290, 293, 298.
PROTAGORAS 167.
PTOLÉMÉE 134, 139
PUFENDORF, Samuel von 281, 422.
PYTHAGORE 54, 83, 356, 357.

R

RACHEL, Samuel 44.
RATRAMNE DE CORBIE 334-338,
347-360.
RÉMOND, Nicolas 18, 24, 26, 33, 43, 45,
56, 57, 59, 60, 62, 66, 75, 97, 98, 101-
105, 133, 142-145, 177, 180, 219, 342,
422, 427.
ROBERVAL, Gilles Personne de 285.
ROHAULT, Jacques 355.
ROSELLI, Salvatore Maria 43.
ROUSSEAU, Jean-Jacques 16, 91.

S

SAINT-CYRAN, *voir* HAURANNE,
Jean Ambroise DUVERGIER DE.
SCALIGER, Joseph Juste 41.
SCALIGER, Jules César 27, 28, 81; 395,
400.
SCHEFFER, Johannes G. 44.
SCHEUBEL, Johannes 284, 290
SCHOPPE, Kaspar, *dicitur* SCIOPIUS 29,
30, 87.

SCHWARTZ, Wilhelm 44.
SCUDÉRY, Madeleine de 242
SEDULIUS DE LIÈGE *ou* SEDULIUS
SCOTTUS 22.
SEMPRONIUS ASELLIO 41.
SÉNÈQUE 83, 220, 221.
SENNERT, Daniel 197, 339-400.
SEXTUS EMPIRICUS 11, 102, 154, 156,
251, 299-304, 306, 307, 309, 310, 318,
324-329.
SIDNEY, Algernon 49.
SIDOINE APOLLINAIRE 28.
SIGORGNE, Pierre 104.
SIGURDSSON, Sverre (*en vieux norois*
SVERRIR SIGURÐARSO) 38.
SILIUS ITALICUS 32.
SIMON, Johann Georg 44.
SIMON, Richard (1638-1712) 39.
SIMPLICIUS 248, 302.
SOCRATE 68, 76, 80-81, 86, 94-96, 98,
141, 143, 147, 156, 161, 162, 165-167,
169, 174, 219, 245, 389.
SOLON 40.
SOPHIE DE HANOVRE 94, 236, 356,
357.
SPARWENFELD, Johan Gabriel 40.
SPERLING, Johann 400.
SPINOZA, Baruch 10, 75, 77, 80, 81, 83,
90, 92, 93, 143, 170, 221, 223, 229, 233,
239, 242, 281, 288, 422.
STAHL, Daniel 395.
STOBÉE 83.
STRATON 83.
STRATTMAN, Theodor Heinrich
von 35.
STÜBEL, Stéphane 31.
STURLUSON, Snorri 37, 39, 48.
STURM, Johann Christoph 280, 281,
342.
SUÁREZ, Francisco 44, 48, 89, 174, 386,
395-397.

SWINESHEAD, Richard SUISSET *ou*
334.

T _____

TATIEN 245.

TELESIO, Bernardino 71.

TERENCE 20, 28.

TERTULLIEN 22, 83, 84, 86.

THĀBIT IBN QURRA 276.

THEMISTIOS (*lat.* THEMISTIUS)

189, 302.

THÉODORE (ingénieur) 88.

THÉODOSE I^{er} LE GRAND 29.

THOMAS, Christian (*lat.*

THOMASIVS) 48, 49.

THOMAS, Jakob (*lat.* THOMASIVS)

34, 56, 59-65, 72, 73, 76, 77, 83, 84, 87,
95, 96, 104, 113, 141, 145, 189, 191-194,
203, 221, 300, 339, 340, 357, 392-394,
400.

THOMAS D'AQUIN (saint) 66, 83,

356, 361-368, 370-375, 378, 380-382,
385-386, 388, 390, 391, 393, 394, 397,
400, 401.

THOMAS DE CHOBHAM 21.

THOMASSIN, Louis 46, 47.

TOLEDO, Francisco de
(*lat.* FRANCISCUS TOLETUS,
cardinal) 400.

TOLAND, John 49.

TOLOMEI, Giovanni Battista 18, 26,
33, 295

TRITHÈME, Jean (*lat.* JOHANNES
TRITHEMIUS) 39.

TSCHIRNHAUS, Ehrenfried Walther
von 49.

TWISSE, William 123, 126, 380.

V _____

VALERIUS FLACCUS 32.

VAN BLEISWIJK, Heindrik 43.

VAN HELMONT, François-Mercure
67, 220, 356, 357.

VANINI, Lucilio, *dit* GIULIO CESARE
71.

VAUVENARGUES, *voir* CLAPIER, Luc
de.

VEYSSIÈRE DE LA CROZE, Mathurin
85.

VIAU, Théophile de 95.

VIÈTE, François 313.

VILLE, Louis de la, *pseudo.* de LE
VALLOIS, Louis 355.

VIRGILE 19-22, 26-28, 32, 33, 37, 42, 44,
47, 105.

VOLDER, Burcherus de 109, 122-124,
227, 417, 422.

VORST, Konrad von der (*lat.*
CONRADUS VORSTIUS) 84-86.

W _____

WAGNER, Gabriel 422.

WEIGEL, Erhard 35, 193, 280-281.

WIMPFELING, Jakob 22.

WOLFF *ou* WOLF, Christian, von 417.

WOLFHARD VON HERRIEDEN (*lat.*
WOLFHARDUS HASENRIETANUS)
23.

X _____

XÉNOPHON 41, 81.

Y _____

YVES DE CHARTRES 22.

Z _____

ZABARELLA, Giacomo *ou* Jacob 396,
398, 399, 404.

ZÉNON DE CITIUM *ou* CITIUM 317.

ZÉNON D'ÉLÉE 245, 300-303, 310, 317.

ZIEGLER, Caspar 44.

TABLE DES MATIÈRES

Abréviations.....	7
Avant-propos	
Jean-Luc Marion.....	9

PREMIÈRE PARTIE

L'AVANCEMENT DE LA PHILOSOPHIE

439

« L'or dans la boue » selon Leibniz : une maxime pour l'histoire de la philosophie ? Michaël Devaux.....	15
« J'ay trouvé que la plupart des Sectes ont raison dans une bonne partie de ce qu'elles avancent, mais non pas tant en ce qu'elles nient » : de l'usage leibnizien de l'histoire de la philosophie Stefano Di Bella.....	51
Le renouvellement des sectes antiques. Le chiasme du Dieu corporel et du Dieu incorporel Vincent Carraud.....	71
Catégories et modifications de choses. De la traduction philosophique selon Leibniz Arnaud Pelletier.....	101

L'OR DANS LA BOUE
Table des matières

DEUXIÈME PARTIE

LE FIL DE L'HISTOIRE

De l'Idée à la monade : « Un auteur [...] qui mériterait d'être mis en système » Jean-Louis Poirier.....	133
Leibniz, Descartes et la « résurrection des contemplations de Platon et des académiciens » Claire Bayle.....	141

	La réhabilitation dynamique de l'entéléchie : « un beau mélange de Métaphysique, de Géométrie et de Physique » François Ottmann.....	183
	Leibniz and Stoicism Donald Rutherford.....	219
	Leibniz, Chrysippe et l'Argument dominateur Thomas Auffret.....	239
	« Établissements provisionnels » : Leibniz lecteur d'Euclide Frédéric de Buzon.....	279
	Leibniz et Sextus Empiricus, Sur le continu Marwan Rashed.....	299
440	L'âme des substances. Leibniz et la philosophie carolingienne Kristell Trego.....	333
	La perfection de l'univers, le mal et l'incarnation selon Thomas d'Aquin et Leibniz Agustín Echavarría.....	361
	Duns Scot et saint Thomas : la question de l'individuation Roger Ariew & Lucio Mare.....	385

ANNEXES

	History and status of the critical Academic-edition of Leibniz by the Academies of Berlin-Brandenburg and Göttingen Thomas Leinkauf.....	411
	Leibniz en espagnol : Chaire G. W. Leibniz de philosophie Juan A. Nicolás.....	421
	Index.....	431